

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ À

L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN PHILOSOPHIE

PAR

Félix de la Durantaye

LE CONCEPT D'ORGANISME DANS LA PREMIÈRE PHILOSOPHIE DE LA NATURE  
DE SCHELLING

JUILLET 2005

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

## REMERCIEMENTS

Doit être rendu ici un hommage particulier aux personnes sans lesquelles ce mémoire n'aurait pu voir le jour. Tout d'abord, un remerciement tout spécial doit être adressé à Suzanne Foisy, ma directrice de mémoire, qui a su motiver chez moi le plus vif intérêt pour l'idéalisme allemand et la philosophie schellingienne. Elle a aussi eu la grande générosité de contribuer, dans une très large mesure, à la correction de ce mémoire. Ma gratitude se dirige aussi à l'égard de mes parents, qui m'ont appuyé par leur support varié et constant. Finalement, j'offre mes sincères remerciements à Steve Maltais qui a su contribuer par ses encouragements au développement de ce mémoire.

## TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS .....	ii
TABLE DES MATIÈRES .....	iii
INTRODUCTION .....	1
PARTIE 1 : PRÉSENTATION DE LA PREMIÈRE PHILOSOPHIE DE LA NATURE .	9
CHAPITRE I : L'influence kantienne .....	10
Introduction .....	10
1) Les <i>Premiers principes métaphysiques de la science de la nature</i> .....	15
2) La <i>Critique de la faculté de juger</i> .....	22
Conclusion .....	32
CHAPITRE II : La métaphysique schellingienne .....	34
Introduction .....	34
1) Métaphysique et ontologie .....	36
2) <i>Philosophie der Natur</i> et <i>Naturphilosophie</i> .....	40
3) Chimie et physique spéculative .....	47
4) Idéalisme et romantisme .....	51
a) <i>Idéalisme objectif</i> .....	51
b) <i>Idéalisme romantique</i> .....	54
Conclusion .....	58
PARTIE 2 : L'ORGANISME DANS LA PREMIÈRE PHILOSOPHIE DE LA NATURE	60
CHAPITRE III : Le concept d'organisme .....	61
Introduction .....	61
1) La jeune <i>Philosophie der Natur</i> .....	63
a) <i>Les Abhandlungen</i> .....	63
b) <i>Idées pour une philosophie de la nature</i> .....	66
2) La première « <i>Naturphilosophie</i> » .....	80
a) <i>L'Âme du monde</i> .....	80
3) La deuxième « <i>Naturphilosophie</i> » .....	89

a) <i>Introduction à l'Esquisse d'un système de philosophie</i> <i>de la nature</i> .....	89
Conclusion .....	103
CONCLUSION .....	105
BIBLIOGRAPHIE .....	112
1.     ŒUVRES DE SCHELLING .....	112
2.     OUVRAGES ET ARTICLES CITÉS .....	113
A.   OUVRAGES .....	113
B.   ARTICLES .....	114
3.     OUVRAGES ET ARTICLES CONSULTÉS .....	115
A.   OUVRAGES .....	115
B.   ARTICLES .....	116

## INTRODUCTION

La « première philosophie de la nature » schellingienne connaît actuellement un regain de popularité au niveau de la recherche internationale. Cette période allant de 1796 à 1799 (inclusivement) est aujourd'hui redécouverte au sein des universités francophones et anglophones où de nouvelles traductions circulent qui n'étaient pas jusqu'ici disponibles<sup>1</sup>. Cela soulève deux questions éminentes: 1) pourquoi cette période a-t-elle été ignorée des cultures francophone et anglophone et 2) pourquoi n'est-elle traduite que maintenant?

La première question soulevée peut être solutionnée ainsi : la jeune philosophie de la nature schellingienne a été ignorée parce qu'elle était sous-estimée. Même les contemporains de Schelling attendaient d'elle des déductions de « type » idéaliste, ce qui l'obligea à constamment clarifier sa position et peut-être éventuellement à l'abandonner au profit de sa philosophie

---

<sup>1</sup> Schelling est réputé avoir fait une « deuxième philosophie de la nature » (couvrant la période de 1805 à 1815 entourant les deux séries d'*Aphorismes*). Il n'en sera pas question dans ce mémoire.

transcendantale<sup>2</sup>. On considère encore aujourd'hui sa jeune philosophie de la nature comme un simple « germe » de ce qui doit venir plus tard. Ce statut embryonnaire a toutefois conservé dans un état identique l'avancement d'éventuelles recherches sur cette époque pourtant très prolifique de Schelling. En relation avec cette première explication, il y a aussi la difficulté supplémentaire d'un manque d'unité extérieure qui marque toute la philosophie schellingienne. Il est vrai que cette dernière se présente, selon l'avis général des commentateurs, comme un ensemble un peu disparate de « périodes » qui n'offrent, à première vue, aucune apparence de continuité. Mais ce manque d'unité ne doit être imputable en vérité qu'au langage schellingien qui en est un « vivant », c'est-à-dire à l'image de sa philosophie, et qui ne peut jamais se laisser figer dans l'apparence du système qu'il veut constituer en « fond ». C'est pour cette raison que l'unité présumée déficiente ici n'est qu'« extérieure ». Schelling n'est pas un « philosophe de la lettre »; sa philosophie doit plutôt être considérée dans l'unité de son esprit qui, lui, est systématique et unifié et qui l'a toujours été, du moins de façon intrinsèque<sup>3</sup>.

---

<sup>2</sup> « Il en résulte de façon évidente qu'on ne trouve dans cette science aucun mode d'explication idéaliste. La philosophie transcendantale peut bien donner de telles explications puisque pour elle, la nature n'est rien d'autre que l'organe de la conscience de soi, et que tout dans la nature n'est nécessaire que pour cette raison que la conscience de soi ne peut être médiatisée que par une telle nature. » dans Friedrich Wilhelm Joseph Schelling, *Introduction à l'Esquisse d'un système de philosophie de la nature*, Classique de poche, Paris, 2001, p.70.

<sup>3</sup> À cette époque, on faisait souvent la distinction entre la lettre et l'esprit. Cette distinction désigne une différence entre le langage, qui peut changer et se métamorphoser, et le contenu lui-même, qui lui est univoque. En disant que

La deuxième question est autrement moins évidente que la précédente. Pourquoi, effectivement, avoir attendu plus de deux cents (200) ans pour s'intéresser à cette période philosophique à la fois précoce et riche, pour la mettre en valeur telle qu'elle le mérite manifestement? Suivant l'hypothèse généralement admise par les commentateurs, elle a probablement vécu dans l'ombre des systèmes fichtéens mais surtout hégéliens<sup>4</sup>. Cela nous porterait à croire que, malgré la grande originalité et l'audace de ses réflexions, la jeune pensée schellingienne aura souffert de n'avoir pu présenter d'un seul trait visible son contenu, de n'avoir pu, comme l'a fait son amical rival Hegel, promouvoir dans une belle unité extérieure son essence et son esprit. Aussi nous soulevons derechef cette difficulté qu'offre la philosophie schellingienne en entier qui est de ne posséder d'unité qu'intrinsèquement, dans l'esprit de son discours plutôt que dans sa « lettre ». Cela a pour principal effet de garder le discours philosophique de Schelling dans un état d'apparente « obscurité » qui ne peut se résoudre que par le fruit d'un travail. Ainsi pour étudier Schelling, c'est-à-dire le comprendre, il faut faire un

---

Schelling n'est pas un philosophe de la lettre mais bien de l'esprit, nous voulons spécifier qu'il faut percer la difficulté du langage pour atteindre le contenu, qui lui est concis et possède l'« esprit de système », comme le dit Miklos Vetö dans *Le fondement selon Schelling*, Beauchesne, Paris, 1977, p.11.

<sup>4</sup> « Dans le schéma triadique Fichte - Schelling - Hegel, fixé par les manuels, [Schelling] est le brillant second ou le roi détrôné » dans Xavier Tilliette, *Schelling, Une philosophie en devenir*, Tome I, Vrin, Paris, 1970, p.12.



effort, comme c'est le cas pour toute philosophie digne d'attention<sup>5</sup>.

Ces difficultés auront probablement laissé toute la philosophie schellingienne, et par extension la jeune philosophie de la nature, dans un état de léthargie qui commence seulement aujourd'hui à se lever. Il faut avouer, en conclusion à cette question, que le problème qui se pose n'est pas exclusif à la première philosophie de la nature. Celle-ci est, il est vrai, restée dans l'ombre de la philosophie transcendantale, qui a été traduite beaucoup plus tôt, mais ce n'est pas la raison pour laquelle elle redevient populaire aujourd'hui. Cela ne fait qu'expliquer pourquoi elle ne l'était pas. Une réponse possible, qui ne peut constituer ici plus qu'une simple piste, est que la Nature<sup>6</sup> est un concept qui redevient aujourd'hui populaire, cela en vertu de préoccupations écologiques grandissantes. La science positiviste a aussi peut-être évacué trop tôt la vision newtonienne d'un « esprit du monde », vision qui a eu ses

---

<sup>5</sup> « La philosophie n'est pas quelque chose qui nous soit donné par la nature, qui soit immanent à notre esprit, sans que nous ayons jamais fait un effort pour l'acquérir » dans Friedrich Wilhelm Joseph Schelling, *Idées pour une philosophie de la nature* dans *Essais*, Paris, Aubier Montaigne, 1946, p.45.

<sup>6</sup> Concernant la ponctuation du mot « Nature » dans ce mémoire, nous établirons les quelques conventions suivantes : a) Nature prend généralement un grand N puisque la Nature est pour Schelling la totalité de l'objectivité et l'unité de cette totalité. Le grand N représente bien cette unité de même que son caractère d'auto-organisation et d'auto-suffisance. De plus, le grand N montre toute l'importance de ce concept dans la première philosophie de la nature et c'est aussi la ponctuation généralement acceptée par les commentateurs francophones de Schelling. b) Dans tous les cas où nous citerons Schelling employant le mot nature, il sera écrit avec un petit n, tel qu'il est utilisé dans la traduction française. c) Enfin, dans tous les cas où le mot nature se retrouve inséré dans l'expression « philosophie de la nature », ce mot prend un petit n.

répercussions dans l'idéalisme allemand à partir de Kant et jusqu'à Schelling. Ce dernier nous laisse, par sa jeune philosophie de la nature, un héritage exceptionnel dans l'histoire de la « science spéculative » qu'il ne faut pas négliger, même pour notre siècle. L'organisme, en tant que concept privilégié issu de cet héritage précis, offre d'ailleurs une conception beaucoup plus dynamique de la réalité et donc moins « positiviste » ou, tel que l'évoquaient Kant et Schelling après lui, « dogmatique ».

La réflexion que veut soulever ce mémoire concerne précisément ce concept d'organisme dans la période qui s'étend de 1796 à 1799 et que Xavier Tilliette a intitulée « première philosophie de la nature ». Cette période, comme nous l'avons précédemment établi, commence à peine à se faire connaître et, pour cette raison, nous mentionnons ici encore la difficulté que représente la parcimonie des traductions francophone et anglophone. Nous avons néanmoins, en accord avec notre choix méthodologique, concentré notre analyse sur les écrits schellingiens eux-mêmes et vérifié les textes allemands lorsque le doute pointait à propos de quelques formulations problématiques. Nous avons utilisé ce qui était disponible à l'époque de notre rédaction à savoir, *Abhandlungen zur Erläuterung des Idealismus der Wissenschaftslehre* (*Abhandlungen*) (1796-97), *Idées pour une philosophie de la nature* (*Idées*) (1797), *L'Âme du monde* (1798) et *l'Introduction à*

*l'esquisse d'un système de philosophie de la nature (Introduction) (1799)*. Cette difficulté pourrait toutefois se changer en avantage si, pour autant que ce mémoire atteigne la portée qu'il envisage à savoir, celle que nous formulerons bientôt dans notre hypothèse, il réussissait à contribuer à la compréhension du jeune Schelling et de sa philosophie de la nature. Ainsi il pourrait faire bénéficier de ces éclaircissements les personnes avides d'en connaître plus et peut-être attirer plus de lecteurs potentiels de Schelling.

L'hypothèse que ce mémoire développe est la suivante à savoir, que le concept d'organisme est pour le jeune Schelling non pas un concept utile afin d'exposer sa *Naturphilosophie* (nous expliquerons la signification de ce terme dans notre deuxième chapitre à la section 2), mais bien plutôt le concept principal qui supporte et incarne la *Naturphilosophie*. L'organisme pour Schelling, c'est la Nature mais c'est aussi tout le principe intérieur à la Nature. L'organisme décrit donc tout à la fois une réalité objective qui s'offre à l'expérience et une réalité subjective qui garantit la précédente. Ce concept est le seul qui sache présenter l'objectivité et son principe, la subjectivité, à l'intérieur d'une métaphysique qui est aussi une téléologie. Il est donc le seul à combiner la Nature et le Moi à l'intérieur d'un idéalisme qui est aussi un réalisme. Bref, sans organisme, pas de Nature et pas de philosophie. L'objectif de ce mémoire est

d'expliquer la conception de l'organisme au sein de la première philosophie de la nature de Schelling et de vérifier si elle se présente telle que nous l'avancions dans notre hypothèse.

Pour ce faire, nous procéderons en trois étapes qui tenteront de mettre progressivement en contexte le lecteur et l'informeront au sujet du concept d'organisme (qui se révèle être un concept particulier de la *Naturphilosophie*). Notre progression relève d'un choix méthodologique qui prend en compte que Schelling est, somme toute, un auteur assez peu connu dont il faut encore introduire les grandes lignes. Ces trois étapes, que présentent respectivement nos trois chapitres, se succèdent dans l'intention précise de présenter le concept d'organisme à un lecteur qui ne connaît pas tout de cette période chez Schelling. Dans le premier chapitre, intitulé « L'influence kantienne », nous verrons le contexte grâce auquel apparaît la philosophie de la nature schellingienne. Il est bien connu des commentateurs de Schelling que c'est principalement Kant qui a réintroduit officiellement la Nature dans la philosophie moderne allemande et c'est de lui que s'inspire surtout Schelling lorsqu'il constitue son concept d'organisme dès 1796<sup>7</sup>. Dans le deuxième chapitre, intitulé « La

---

<sup>7</sup> Nous avons choisi délibérément de traiter particulièrement de l'influence kantienne qui est déterminante pour la jeune philosophie de la nature de Schelling. Il faut, bien entendu, reconnaître chez Leibniz et chez Spinoza une paternité quant au concept d'organisme. Selon certains, Leibniz l'aurait inventé. Selon d'autres, il s'y propage un vague héritage spinoziste à travers la notion de *conatus* (surtout dans son interprétation non mécaniste). Nous voulions cependant accentuer, dans la philosophie de la première période, l'impact des forces que Kant avait circonscrites dans ses *Premiers Principes d'une science*

métaphysique schellingienne », sera présenté un tableau général de la première philosophie de la nature et de ses grandes problématiques. Ce chapitre révèle l'organisme comme un concept aux dimensions plurielles qui correspondent toutes, respectivement, aux différents contextes auxquels doit se confronter Schelling dans le monde philosophique du 18<sup>e</sup> siècle en Allemagne. Le troisième et dernier chapitre, intitulé « Le concept d'organisme », en vient au débat qui nous intéresse, au concept-clé dont il est question dans ce mémoire. C'est dans ce chapitre que notre hypothèse doit être évaluée, qu'elle doit trouver son dénouement. Qu'est-ce que l'organisme pour le jeune philosophe? Quel rôle possède-t-il au sein de la première philosophie de la nature? En quoi lui est-il fondamental? Toutes ces questions devront, en temps voulu, trouver leur réponse. Afin de simplifier la lecture, ce mémoire se divisera en deux parties; la première (intitulée « Présentation de la première philosophie de la nature ») contient les deux premiers chapitres, qui se veulent introductifs, tandis que la deuxième partie (intitulée « L'organisme dans la première philosophie de la nature ») contient le troisième chapitre, qui porte sur le concept d'organisme en tant que tel.

---

*métaphysique de la nature*. Nous trouvions aussi primordial de placer Schelling comme l'interlocuteur virtuel du par. 65 de la *Critique de la Faculté de Jüger* afin de mieux cerner ce qui se joue chez lui à l'époque et qui semble s'apparenter - comme nous le verrons plus loin -- à une forme d'hylozoïsme. Ces seuls aspects nous ont motivé à nous en tenir à cet usage exclusif, compte tenu du fait que Kant s'abreuve à toutes ces sources et étant donné les limites matérielles de ce mémoire.

## **PARTIE 1 : PRÉSENTATION DE LA PREMIÈRE PHILOSOPHIE DE LA NATURE**

## **CHAPITRE I : L'influence kantienne**

### **Introduction**

Afin de comprendre dans toute sa portée le concept d'organisme dans la première philosophie de la nature de Schelling, il importe d'abord d'étudier les sources historiques de ce concept. Seulement en procédant de la sorte pourrions-nous saisir son véritable sens de même que tout l'héritage qu'il contient lorsque Schelling en « prend possession ». Ce chapitre est donc intentionnellement placé à l'entrée de ce mémoire pour permettre au lecteur de mieux comprendre l'origine et la définition de certaines notions qui sont présentées aux deuxième et troisième chapitres, lui facilitant ainsi la lecture et lui offrant une introduction en la matière. L'étude des influences a aussi pour avantage de montrer que Schelling est au fait des plus récentes théories philosophiques et scientifiques de son temps, qu'il participe aux grands débats et offre des éléments de réponse aux grandes questions qui lui sont contemporaines. Une telle étude contribuera enfin à mieux situer le véritable lieu de l'originalité du jeune

Schelling ou, comme le dit Reinhard Lauth, de ses « décisions intellectuelles »<sup>8</sup>.

Nous consacrerons ce chapitre entier à Kant qui, pour nous et la grande majorité des commentateurs de Schelling, représente une influence majeure et incontournable sur ce dernier. Cette restriction au niveau du nombre des philosophes étudiés dans ce chapitre résulte d'une décision méthodologique qui se justifie par de nombreux arguments : 1) une présentation exhaustive ne serait pas ici judicieuse car elle empièterait sur le réel objectif de ce mémoire qui est d'expliquer le concept d'organisme chez le jeune Schelling; 2) puisque de telles analyses ont déjà été brillamment présentées dans les travaux de Rolf-Peter Horstmann, Jean-François Marquet, Miklos Vetö et Xavier Tilliette (pour ne nommer que ceux-là); 3) parce que la philosophie de Kant reprend à elle seule bon nombre de ces autres influences (en y débattant, entre autres, des idées reçues de Spinoza et de Leibniz) et finalement 4) étant donné qu'il est plus adéquat de considérer la jeune philosophie schellingienne en relation au criticisme kantien, tel qu'en conviennent plusieurs des grands commentateurs<sup>9</sup>. Nonobstant ces remarques, nous n'oublions pas le rôle fondamental qu'ont exercé d'autres auteurs très importants pour Schelling, tels Fichte,

---

<sup>8</sup> Reinhard Lauth, « La différence entre la philosophie de la nature de la doctrine de la science et celle de Schelling expliquée à partir de deux points de vue caractéristiques de la seconde » dans *Archives de Philosophie*, no.51, 1988, p.413.

<sup>9</sup> Nous pouvons référer le lecteur, à titre de preuve, aux auteurs suivants qui font juridiction dans la matière : Miklos Vëto, Jean Grondin, Jean-François Courtine, Manfred Baum, Dieter Sturma, Gilbert Kirscher et George Di Giovanni.



Herder, Goethe, les frères Schlegel, Hölderlin, Schiller, Jacobi, Haller, Brown, Humboldt, Kielmeyer, Mesmer, Galvani, Oerstedt, Baader, LeSage, Platon et bien d'autres philosophes, scientifiques et littéraires qui ne peuvent tous être cités ici. Pour une liste précise de ces auteurs, le lecteur peut considérer les œuvres de Tilliette<sup>10</sup>, Marquet<sup>11</sup> et Lequan<sup>12</sup>.

Il est très malaisé de mesurer toute l'ampleur de l'influence kantienne car les textes schellingiens ne mettent en relief le nom de Kant qu'à l'occasion de critiques et d'invectives. Mais celles-ci sont autant de preuves de l'importance, pour Schelling, de la philosophie kantienne. Car il ne faut pas ici s'attacher trop profondément au « dit », c'est-à-dire aux endroits où Schelling cite explicitement un auteur, mais plutôt considérer d'un œil attentif le « non-dit » à savoir, l'influence constitutive et intrinsèque de Kant à l'intérieur du discours schellingien. La première philosophie de la nature est redevable, dans la formulation de ses thèses les plus générales et de ses concepts les plus utiles, au criticisme kantien. Nous proposons donc ici d'évaluer l'ampleur de cette influence en retraçant dans la littérature kantienne l'origine de la première *Naturphilosophie*

---

<sup>10</sup> Xavier Tilliette, *Schelling, Une philosophie en devenir*, Tome I & II, Librairie philosophique J. Vrin, Paris, 1970.

<sup>11</sup> Jean-François Marquet, *Liberté et existence*, Étude sur la formation de la philosophie de Schelling, nrf - Gallimard, Paris, 1973.

<sup>12</sup> May Lequan, Conférence à l'Université de Poitiers, Centre Hegel, décembre 2001, organisé par J.-L. Vieillard-Baron et J.-C. Goddard : « La *Naturphilosophie* schellingienne de 1797 à 1801 : du modèle chimique au modèle physique; les étapes vers la construction spéculative de la nature comme concaténation des puissances » (<http://www.univ-lyon3.fr/philo/Kant4.rtf>).

schellingienne. Nous pouvons, en accord avec les commentateurs, mentionner que le jeune Schelling a été marqué surtout par deux textes de Kant, soit la *Critique de la faculté de juger* (1790) et les *Premiers principes métaphysiques de la science de la nature* (1786). Certes, nous ne devons pas oublier la *Critique de la raison pure* (1781), qui constitue une influence magistrale pour l'ensemble de la philosophie schellingienne. Quoi de plus normal si l'on considère que l'idéalisme allemand est tout entier constitué en réaction aux idées qu'elle comporte? Ce chapitre se concentrera toutefois sur les influences en relation avec le concept qui nous intéresse spécifiquement à savoir, le concept d'organisme. Nous mentionnons néanmoins ici que le Schelling des jeunes années doit beaucoup au Kant de la première critique en cela qu'il s'en est approprié certaines idées pour les appliquer à sa propre philosophie.

Nous devons aussi mentionner que le concept d'organisme n'est pas une création de Kant. Plusieurs philosophes avant lui<sup>13</sup> avaient évoqué dans leurs textes ce concept fort important. Bien que notre recherche se limite aux influences directes de Schelling, nous reprendrons quand même ici certains commentateurs qui en ont dégagé l'histoire. Dans son livre intitulé *Fondements du savoir romantique*, George Gusdorf cite un historien de la médecine nommé

---

<sup>13</sup> Voir le chapitre 2 de ce mémoire, section 2 : *Philosophie der Natur et Naturphilosophie*.

Ernst Irschfeld qui évoque de façon claire et simple l'origine de ce terme :

Organisme est le terme à la mode de l'époque, inauguré par Herder, défini par Kant dans un sens qui n'était naturellement pas celui de Herder, employé par Kiehmeyer, monnayé par Schelling, brillamment constitué par Goethe<sup>14</sup>.

Pour Jacques Rivelaygue, le concept de nature est parvenu à Kant par le biais de plusieurs philosophes, au terme d'un « glissement de sens » notoire qui part d'Aristote jusqu'à Spinoza en passant par Kepler et Galilée. Rivelaygue évoque aussi Boyle et Maupertuis. Chacun de ces auteurs identifie la nature comme un ensemble de règles régissant les phénomènes ou les objets de l'expérience<sup>15</sup>. Pour l'auteur des *Leçons de métaphysique allemande*, Kant définit le concept de nature dans la *Critique de la Raison pure* que nous citerons dans le texte original:

La nature prise *adjectivement* (*formaliter*) signifie l'enchaînement des déterminations d'une chose opéré suivant un principe interne de la causalité. Au contraire, on entend par nature prise *substantivement* (*materialiter*) l'ensemble des phénomènes, en tant que ceux-ci, en vertu d'un principe interne de la causalité, s'enchaînent universellement. Dans le premier sens, on parle de la nature de la matière fluide, du feu, etc., et l'on ne se sert de ce mot qu'adjectivement, au contraire quand on parle des choses de la nature on a dans la pensée un tout subsistant<sup>16</sup>.

---

<sup>14</sup> Georges Gusdorf, *Fondements du savoir romantique*, Paris, Éditions Payot, 1982, p.434.

<sup>15</sup> Voir Jacques Rivelaygue, *Leçons de métaphysique allemande*, Tome II, Paris, Grasset, 1992, p.256.

<sup>16</sup> Emmanuel Kant, *Critique de la raison pure*, Presses universitaires de France, Paris, 1971, p.334, note.

**1) Les Premiers principes métaphysiques de la science  
de la nature**

Schelling reçoit des *Premiers principes* de Kant cette distinction fondamentale que sont les forces primordiales antagonistes qui composent la matière :

La force d'attraction est la force motrice par laquelle une matière peut être la cause que d'autres se rapprochent d'elle (autrement dit, par laquelle elle s'oppose à ce que d'autres matières s'éloignent d'elle). La force de répulsion est celle par laquelle une matière peut provoquer l'éloignement d'autres matières (autrement dit par laquelle elle résiste à l'approche d'autres matières). Nous appellerons parfois cette dernière force propulsive (*Treibend*) et la première force tractive<sup>17</sup>.

Cependant, Schelling n'utilisera pas cette distinction telle qu'elle se présente dans le contexte kantien qui pour lui n'exprime pas la réalité du véritable dynamisme. Dieter Jähnig résume bien ce changement :

Schelling's transformation of Kant's position results in a more *Geist*-oriented interpretation of the polarity of forces. He replaces Kant's dualism of « attractive » and « repulsive » forces ([...] which Schelling regards as altogether too « mechanistic ») with a related dualism of « attraction » and « expansion »<sup>18</sup>.

---

<sup>17</sup> Emmanuel Kant, *Premiers principes métaphysiques de la science de la nature*, Paris, Vrin, 1990, p.54.

<sup>18</sup> Dieter Jähnig, « On Schelling's philosophy of Nature », dans *Idealistic Studies*, Vol. XIX, no.3, September 1989, p.225-226.

Nous pouvons voir que ces forces n'interviennent plus chez Schelling comme elles le faisaient chez Kant à savoir, dans le cadre d'une matière déjà formée, déjà constituée et dont il ne resterait qu'à expliquer l'existence à travers le mouvement. Au contraire, chez Schelling, c'est justement la détermination « interne » de la matière au repos qui doit faire l'objet de la dynamique (et qui se présente chez lui comme quelque chose de beaucoup plus spirituel), et que nous pouvons rattacher à une influence leibnizienne. Cette idée est confirmée ici encore par Jähnig :

Dynamic is to be understood in opposition to « mechanical ». While both views explore the underlying cause of movement, the dynamic view regards these causes as dwelling within the things that move. Nature is constituted out of an *inner mechanism*<sup>19</sup>.

Mais l'influence kantienne des forces primordiales - elles-mêmes considérées sous le joug de Newton - est des plus fondamentale chez Schelling car elle détermine l'ensemble de sa philosophie. Ces forces constituent cependant chez lui ce qu'il est à bon droit permis d'appeler une « ontologie » (nous verrons cela en détail dans le deuxième chapitre de ce mémoire, section 1) car, tel que l'affirmait Jähnig dans les citations précédentes, elles ne font pas qu'expliquer les conditions d'existence de la Nature mais elles cherchent aussi à expliquer ses conditions de

---

<sup>19</sup> *Ibid*, p.226.

possibilité, son essence même, ce que Kant veut éviter de faire dans les *Premiers principes*. Jacques Rivelaygue montre bien dans ses *Leçons de métaphysique allemande* qu'il existe chez Kant une distinction fondamentale entre « nature matérielle » et « nature formelle »<sup>20</sup>. Il est possible à partir de cette distinction de mieux comprendre la réception problématique de l'héritage kantien chez Schelling en relation à cette partie de la science kantienne de la nature. En effet, les *Premiers principes* n'affirment rien sur la nature prise comme formelle mais plutôt tout sur la nature matérielle<sup>21</sup>. Il ne s'agit donc pas chez Kant d'une philosophie transcendantale énonçant les conditions de « possibilité » de la nature mais bien plutôt de construire la nature en tant que matérielle et donc purement physique (et mathématique). Les concepts de « mécanisme » et de « dynamisme » apparaissant ici dans un contexte purement « matérialiste » (en contraste à « formaliste »), il est notable que le dynamisme schellingien, construit en réaction au mécanisme, ressemble à une philosophie transcendantale kantienne de la nature. Ainsi, et grâce aux éclaircissements de Rivelaygue, nous pouvons conclure à ce sujet

---

<sup>20</sup> Voir Jacques Rivelaygue, *op.cit.*, p.250-252.

<sup>21</sup> Il y a chez Rivelaygue (*Ibid*, p.250-251) une ambiguïté dans l'interprétation de la définition de la nature dans les *Premiers principes*. La confusion est probablement issue de la distinction entre essence et nature formelle. Cette distinction montre que ce sont là deux choses différentes, pourtant leurs concepts doivent être considérés comme une seule et même chose chez Kant. Nous croyons que Rivelaygue s'est laissé séduire par l'appellation de « premier principe intérieur » qui paraît se référer à la nature formelle du fait de son aspect métaphysique. Rivelaygue a sûrement aussi cru bon de distinguer ces deux termes puisque l'existence, référée par la définition de Kant ici, se pose en contraste à l'essence. Or l'existence de la matière fait référence à l'aspect matériel de la nature, et non à l'aspect formel, ce qui contredit encore son affirmation.

que l'ontologie schellingienne, que nous retrouvons au niveau de sa physique spéculative, reprend la physique kantienne et son concept de nature mais à un niveau tout à fait différent du contexte dont il est issu. Schelling a transporté du côté de la nature formelle ce que Kant a établi du côté de la nature matérielle<sup>22</sup>. Le véritable enjeu de ce débat, comme le souligne ici Schelling, se situe au-delà des querelles du langage :

Ceux qui, avant de venir à Kant, ne se sont pas défaits de leur empirisme, n'en ont pas été libérés par lui non plus. Ils l'ont gardé, mais en l'exprimant dans un langage sonnant différemment et, sous une forme modifiée, il revenait avec d'autant plus d'insistance que ceux qui l'ont reçu sous cette forme de Kant étaient persuadés qu'ils en étaient libérés à tout jamais et qu'ils l'ont dépassé. [...] Ce que nous avons dit dans l'essai précédent et ce que nous nous proposons de dire dans les lignes qui suivent est dirigé en partie contre le réalisme empirique comme tel, en partie contre l'absurde combinaison de l'empirisme le plus grossier et de l'idéalisme qui fut l'œuvre de l'école kantienne<sup>23</sup>.

Pour conclure à propos de cette influence du débat entre dynamisme et mécanisme, car il détermine une large part de l'essence même de la philosophie schellingienne de l'époque qui nous intéresse, il faut considérer que Schelling demeure dans l'héritage kantien car il conserve les définitions de ces termes tels qu'introduits dans les *Premiers principes*. Aussi doit-on considérer toute l'influence « non-dite » qui fait que Schelling

---

<sup>22</sup> Ceci bien que les forces fondamentales kantienne se prêtent tout à fait à une interprétation « formaliste » de la nature. Dans la partie sur la dynamique des *Premiers Principes*, Kant énonce que ces forces sont « inclusives » dans la matière en ce sens qu'elles la composent de façon intrinsèque (il va surtout évoquer ceci au sujet de la force attractive). L'essence et l'existence sont ici très difficilement dissociables. Kant rend donc possible une interprétation « formaliste » de la nature « matérialiste ».

<sup>23</sup> Friedrich Wilhelm Joseph Schelling, *Idées*, p.87.

poursuit le débat kantien et son objectif qui est de trouver les principes premiers de la nature. Cependant nous ne pouvons non plus négliger le « dit » à savoir, les nombreuses critiques<sup>24</sup> qu'adresse Schelling à l'égard de la véritable orientation kantienne de la métaphysique. Cet examen conduit à la conclusion que celle-ci est purement « mécanique », même dans ses supposées déterminations « dynamiques », probablement du fait de la préférence de Kant pour les mathématiques. La métaphysique kantienne ne peut d'ailleurs guère être expliquée autrement que comme une mathématisation des lois du mouvement dans la matière (qui lui vient de Newton). Schelling ne continuera pas sur cette voie qu'a choisie Kant mais conservera cet intérêt pour la notion de « mouvement ». Il en fera même un intérêt central dans ses ouvrages de *Naturphilosophie*.

Un autre débat majeur de l'époque, que Schelling découvrira d'abord dans les *Premiers principes* mais aussi plus tard dans la *Critique de la faculté de juger*, est celui de l'hylozoïsme :

L'inertie de la matière n'est et ne signifie rien d'autre que l'absence de vie de la matière en soi. [...] C'est sur la loi d'inertie [...] que repose entièrement la possibilité d'une science proprement dite de la nature. L'hylozoïsme serait le contraire de cette loi et par suite la mort de toute philosophie de la nature<sup>25</sup>.

---

<sup>24</sup> « [Notre] système s'arrête précisément là où commence la physique dynamiste de Kant et de ses successeurs à savoir, avec l'opposition telle qu'elle se présente dans le produit » dans Friedrich Wilhelm Joseph Schelling, *Introduction*, p.151.

<sup>25</sup> Emmanuel Kant, *Premiers principes métaphysiques de la science de la nature*, op.cit., p.131-132.



La science de la nature kantienne réfute unilatéralement toute « détermination interne » mais suggère plutôt et en accord avec la loi d'inertie que la nature ne possède que des « déterminations externes ». Cela veut dire que la nature ne peut se faire imprimer un mouvement que si elle est exposée à une force venant de l'extérieur. Cette position que prend Kant est originaire d'un débat déjà présent chez Spinoza et Leibniz. Schelling décide de ne pas suivre les conseils et avertissements de Kant, clairement exposés dans les *Premiers principes*, et prend lui-même position (c'est d'ailleurs ce pourquoi nous disons qu'il poursuit le débat) en construisant une science de la nature qui, non seulement rejette la loi d'inertie mais, de surcroît, propose un système hylozoïste :

Il est incontestable qu'il existe dans les choses, à côté de la vie extérieure, une vie intérieure qui les rend capables de sympathie et d'antipathie, ainsi que de la perception d'autres choses non immédiatement présentes; il est également incontestable que la vie générale des choses est en même temps la vie de chacune en particulier<sup>26</sup>.

Le caractère hylozoïste est à ce point central dans le système schellingien de la nature qu'on peut à bon droit le qualifier de « philosophie de la vie », tel que le fait remarquer Bernard Bourgeois dans son ouvrage sur l'idéalisme allemand :

---

<sup>26</sup> Friedrich Wilhelm Joseph Schelling, *L'Âme du monde*, p.114.

C'est bien ce « vivre » que Schelling transpose du Moi à la nature posée dès lors comme objet autonome et saisi en son contenu indépendant<sup>27</sup>.

La question se pose enfin de savoir de quelle façon il serait légitime de traiter d'une telle influence chez Schelling venant des *Premiers Principes*. Kant a montré à Schelling la possibilité de considérer la nature d'une façon métaphysique. Le dynamisme est déjà pour lui une nouveauté, un nouveau point de vue sur la nature qui considère celle-ci en termes de forces fondamentales et primordiales. Schelling s'approprie ces conceptions kantiennees. Cependant, il ne s'approprie ces termes que pour les modifier par la suite, pour les pousser à un paroxysme que Kant n'aurait pas voulu accorder. D'ailleurs, l'hylozoïsme que Schelling esquisse visiblement dans sa première philosophie de la nature peut, comme nous le mentionnions, plus facilement trouver sa source chez Spinoza et Leibniz (certes par le biais de Kant) qu'il ne le peut chez Kant lui-même. Mais il faut aussi et surtout évaluer l'influence qui viendra quelques années après, incarnée dans cet ouvrage majeur de Kant intitulé *Critique de la faculté de juger*.

---

<sup>27</sup> Bernard Bourgeois, *L'idéalisme allemand. Alternatives et progrès*, Paris, Vrin, 2000, p.119.

## 2) La Critique de la faculté de juger

Alors que les *Premiers principes* ont pour but de présenter la nature sous son concept purement matériel, la *Critique de la faculté de juger* boucle la boucle du criticisme en présentant la nature sous son concept purement formel. Cette Critique, de l'aveu de Kant, se veut être un intermédiaire entre celle de la raison pure et celle de la raison pratique, formulant ainsi un lien, une progression, entre les deux facultés (entre la nature et la liberté) par l'entremise de la notion de jugement. La nature formelle trouve sa place dans la seconde partie, intitulée « Critique de la faculté de juger téléologique ». Elle y paraît sous le terme de « finalité de la nature », sa science étant la téléologie, soit l'étude des fins.

« Finalité de la nature » est une expression qui énonce tout d'abord que la nature est « cause et effet d'elle-même »<sup>28</sup>. Elle l'est de trois façons différentes, que Kant rassemble dans son exemple de l'arbre, soit dans la reproduction (cause et effet de l'espèce), la croissance aussi appelée « corrélation »<sup>29</sup> (cause et

---

<sup>28</sup> Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 1993, §64, p.290.

<sup>29</sup> Nous ajoutons ici à titre informatif et entre guillemets la clarification d'Alexis Philonenko au sujet de cette distinction de Kant, qu'il appelle lui-même

effet de l'individu) et enfin la conservation aussi appelée « régulation » (cause et effet de l'individu comme tout organisé). Philonenko dira qu'il s'agit de la structure trinitaire de la nature chez Kant<sup>30</sup>. Cette nature est principalement constituée de parties qui entretiennent une unité que Kant appelle le tout. Ce tout, étant toujours préséant aux parties, détermine le rapport de celles-ci et l'unité de leur union. Plus encore, il garantit la réciprocité et l'unité de leurs formes respectives. Pour en revenir à la structure trinitaire de cette nature, nous pouvons désormais mieux commenter l'exemple de l'arbre qui paraît au paragraphe 64. Par le phénomène de reproduction, les parties d'une même espèce sont causes et effets de cette espèce du fait qu'elles sont issues de parents et sont elles-mêmes parents. Pour ce qui est du phénomène de croissance, on ne pourrait le simuler en combinant toutes les parties chez un individu, il se forme lui-même selon un principe qui échappe à la simple addition de ses parties. Quant au phénomène de régulation, il est rendu possible par cela qu'une partie de l'individu assure la protection d'autres parties de ce même individu et réciproquement. Ainsi l'individu se protège lui-même, il est cause et effet de cette protection. Ingebord Schüssler explique le passage du concept de nature comme cause et effet d'elle-même au concept de fin naturelle :

---

un triple *nexus finalis* sous un double rapport, notamment pour les cas de croissance et de conservation.

<sup>30</sup> Voir Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, op.cit., §65, p.298, note 1.

Les êtres organiques, dans la mesure où il y a en eux réciprocité de la cause et de l'effet, seraient donc régis par une causalité finale. Ils seraient donc des « fins » (*Zwecke*). D'autre part, dans la mesure où toute cette réciprocité est opérée sur le mode de la génération - ils sont bien, selon la formule, « causes et effets d'eux-mêmes » - toute cette finalité aurait lieu de façon naturelle. Les produits organiques seraient donc des « fins naturelles » (*Naturzwecke*)<sup>31</sup>.

La nature n'est pas seulement un « instrument » ou un « organe », parce que ces termes peuvent s'appliquer à toute production d'art (et que ce genre de production, comme dans le cas de l'horloge qui sera bientôt évoqué, ne peut accéder à la finalité propre de la Nature), mais plus précisément un instrument qui « produit » les autres parties. La nature est donc pour Kant un système dans lequel les parties possèdent leur propre organisation. Le concept d'organisme kantien se limite d'ailleurs à ce principe d'organisation au sein de la nature, au fait qu'y existe, entre des individus d'une même espèce et entre les parties d'un même individu, une telle organisation. Kant n'implique absolument pas dans ce concept le phénomène « organique » de la vie. Il dit bien cependant que la nature est un « analogon de la vie » (beaucoup plus qu'elle n'est un analogon de l'art) à cause justement de cette « *bildende Kraft* », de cette « force formatrice » qui est au sein de la nature comme « Tout »<sup>32</sup> et qui

---

<sup>31</sup> Ingeborg Schüssler, « Le problème de la nature organique dans la Critique de la faculté de juger de Kant » dans *Kant actuel*, Paris - Montréal, Vrin - Bellarmin, 2000, p.260.

<sup>32</sup> Concernant la ponctuation du mot « Tout », nous utiliserons dans ce mémoire les conventions suivantes : a) dans le texte, nous utiliserons les guillemets pour signaler le concept de « grand Tout » qui est lié à celui de Nature. b) Pour ce qui est des autres acceptations, notamment celle qui affirme le « tout » comme étant un pur ensemble de parties, le mot tout prendra un petit « t » et ne sera

fait que chacune des parties de ce « Tout » est productrice en même temps qu'être produit. À cause de cette « *bildende Kraft* », Kant dira que la nature ne peut pas être considérée comme une simple machine, parce que, comme dans l'exemple de la montre, cette dernière ne possède pas sa cause productrice en elle-même, dans ses propres rouages, mais plutôt dans les idées d'un être extérieur à elle. Aussi chacun des rouages d'une machine ne peut créer d'autres rouages, pas plus qu'il ne peut remplacer de soi-même ceux qui ont été endommagés. Kant affirme donc que les phénomènes de reproduction, de croissance et de conservation ne peuvent être observés pour la machine, ce qui fait qu'une machine ne peut être appelée « nature ». Mais cet « analogon » que Kant voit dans les choses naturelles ne suppose absolument aucune vie comme telle à l'intérieur du principe de nature lui-même.

L'influence de cette partie de la *Critique de la faculté de juger* sur le jeune Schelling est importante, comme on peut le constater à la lecture de la toute première philosophie de la nature. Celle-ci prend comme point de départ cette conception kantienne de la nature comme fin naturelle. Schelling reprendra le concept kantien d'organisme comme organisation dans la Nature, relation des parties avec le tout, *nexus finalis* et aussi nature en tant qu'autonome, autosuffisante (en contraste avec le concept de machine) :

---

pas mis entre guillemets. c) Nous laissons à la discrétion des auteurs cités l'usage de la ponctuation de ce mot en particulier.

Cette finalité absolue de l'ensemble de la Nature n'est pas une idée arbitraire : c'est une idée qui s'impose avec nécessité. Nous nous voyons obligés de n'envisager chaque particularité que dans ses rapports avec le Tout ; toutes les fois que nous découvrons quelque chose de la Nature qui ne répond à aucune fin ou bien qui est contraire à une fin quelconque, la totalité, la cohésion des choses nous paraît rompue, et nous n'avons pas de repos tant que nous n'avons pas trouvé cette absence de finalité qui n'est, au fond, qu'apparente et qui n'est qu'une finalité que nous ignorions<sup>33</sup>.

Tout cela, Schelling va le reprendre pour lui et partir de ces bases afin d'aller plus loin dans ce domaine, comme peut le souligner Jähnig :

Schelling appropriated the concept of organism from the *Critique of Judgment*. The concept applies first and foremost to the phenomena of plant and animal. An old Aristotelian topic, it was reflectively transformed and forming what for Kant was a limit concept (regulative but not constitutive for the understanding) into a *world principle*<sup>34</sup>.

La distinction fondamentale entre le finalisme kantien et le finalisme schellingien se dresse précisément dans l'explication de l'origine d'un tel « *nexus finalis* » dans la Nature. En effet, il est bien connu de la *Critique de la faculté de juger* que la finalité dans la nature n'est pas un concept « constitutif » de la raison ou de l'entendement mais bien un concept « régulateur » pour la faculté de juger réfléchissante (comme nous venons de le voir avec Jähnig):

---

<sup>33</sup> Friedrich Wilhelm Joseph Schelling, *Idées*, p.85.

<sup>34</sup> Dieter Jähnig, *op.cit.*, p.223.

[Il] faut ou bien attribuer à la matière en tant que simple matière une propriété (hylozoïsme), qui contredit son essence, ou bien lui associer un principe (une âme) qui lui est étranger et qui serait en communauté avec elle; en ce dernier cas, si un tel produit doit être un produit naturel, ou bien on présuppose déjà la matière organisée comme instrument de cette âme et ainsi on ne la rend pas plus compréhensible, ou bien il faut faire de l'âme l'artiste de cette construction et il faut ôter le produit à la nature (corporelle)<sup>35</sup>.

En relation avec cette citation de Kant, nous pouvons aussi déduire que la finalité n'est pas un caractère qui serait, pour ainsi dire, inclus dans la nature elle-même, inscrit dans chaque chose. Il n'y a pas, comme l'indiquaient aussi les *Premiers principes*, d'hylozoïsme dans la Nature. Il n'est donc pas question chez Kant d'une « philosophie de la vie ». Au contraire, la finalité est une propriété qu'attribue le jugement aux objets de la nature. Elle n'est pas une caractéristique « nécessaire » ou « constitutive » mais simplement « admise » concernant les choses de la nature. C'est une idée que confirme Colas Duflo à savoir, que l'organisme ne peut se passer, chez Kant, de la téléologie:

Mais il est des cas où le jugement téléologique est simplement indispensable : il s'agit des organismes vivants. C'est alors que l'on parle de finalité interne, parce que c'est la liaison des causes efficientes entre elles qui peut être considérée comme un effet des causes finales<sup>36</sup>.

Il est d'ailleurs un problème fondamental chez Kant qui est introduit par la téléologie, soulevé aussi par Duflo. C'est celui de « l'objectivation » de la finalité de l'organisme. On se

<sup>35</sup> Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, op.cit., §65, p.298-299.

<sup>36</sup> Colas Duflo, *La finalité dans la nature de Descartes à Kant*, Paris, Presses universitaires de France, 1996, p.98.



demande effectivement si, chez Kant, c'est l'organisme qui possède une telle « causalité » spéciale dans l'ensemble de ses propres successions. Ce problème est celui de l'intentionnalité de l'organisme :

On pourrait néanmoins être tenté de concevoir la nature en son entier comme on conçoit l'organisme [...]. Mais l'examen de la terre [...] rend difficile de concevoir une telle finalité intentionnelle, et son agencement semble plutôt dû à une pure succession mécanique<sup>37</sup>.

Ingeborg Schüssler a aussi vu le problème de cette adéquation entre les phénomènes organiques et nos représentations :

Étant donné que, d'une part, le concept de causalité par finalité ne peut pas être un principe constitutif et objectif de la nature organique elle-même, mais que, d'autre part, ce concept nous est, à nous les hommes, indispensable pour pouvoir saisir les produits organiques comme tels, ce concept ne peut être qu'un mode subjectivement nécessaire selon lequel nous, les hommes, conformément à la constitution propre de notre subjectivité humaine, devrions penser les produits organiques<sup>38</sup>.

Cette adéquation entre produits organiques et notre mode subjectif n'a rien de nécessaire chez Kant, et elle demeure problématique en ceci qu'il n'y a aucun moyen pour nous de vérifier si oui ou non il existe véritablement, hors de nous et dans les choses (posées en soi), un tel « ordre ». C'est la philosophie du « comme si » chez Kant. La téléologie suggère de procéder avec les fins naturelles par une analogie, « comme si » il s'agissait d'une finalité « réelle » à savoir, « incluse dans

---

<sup>37</sup> *Ibid*, p.102.

<sup>38</sup> Ingeborg Schüssler, *op.cit.*, p.265.

les choses elles-mêmes », dans une « causalité spéciale » propre à la nature, bien qu'il n'existe en fait aucun moyen pour notre faculté de juger de le prouver comme tel.

Schelling, quant à lui, ne prendra pas la même voie que Kant pour régler ce problème de l'origine de la finalité dans la nature. Contrairement à Kant, qui admet que l'entendement humain a pour rôle de donner les lois à la nature de l'extérieur (elle ne les possède pas autrement que par ce moyen), Schelling élabore un hylozoïsme dans lequel la nature contient en elle-même, dans l'organique, les propres lois de son organisation. Rolf-Peter Horstmann repère dans les premiers écrits sur la nature l'attention de Schelling pour une telle justification :

Schelling insiste fortement sur les difficultés prétendument immanentes au concept kantien de l'explication dans la nature : cela ressort non pas tellement dans la *Ich-Schrift*, mais certes dans l'Introduction à son premier écrit explicitement de philosophie de la nature, les *Ideen zu einer Philosophie der Natur* (1797)<sup>39</sup>.

Dans la même veine, on peut lire dans Raulet :

Dans l'extrait des *Idées pour une philosophie de la nature* [...], Schelling récuse les démarches qui s'interrogent sur l'existence du monde hors de nous; l'influence de Kant est indéniable : la seule question philosophique pertinente est à ses yeux celle que Kant s'efforçait de résoudre par sa théorie de l'aperception transcendantale<sup>40</sup>.

---

<sup>39</sup> Rolf-Peter Horstmann, *Les frontières de la raison. Recherche sur les objectifs et les motifs de l'idéalisme allemand*, Paris, Vrin, 1998, note 1, p.109-110.

<sup>40</sup> Gérard Raulet, *Aufklärung. Les lumières allemandes*, Paris, GF-Flammarion, 1995, p.127-128.

Dès les *Abhandlungen*<sup>41</sup> et jusqu'à l'*Introduction à l'esquisse d'un système de philosophie de la nature*, Schelling admettra encore que l'esprit et la nature ne peuvent être séparés l'un de l'autre mais plutôt que les lois de l'esprit sont les mêmes que celles de la nature.

Le concept d'une « technique de la nature », introduit par Kant dans la dialectique de la critique de la faculté de juger téléologique, est aussi une influence importante pour Schelling et son concept d'organisme, tel que le montre Jähnig :

Both the idea of « dynamism », which refers to the "inner machinery" of nature, and the idea of « organism », which refers to immanent order and lawfulness, are reflected in another kantian expression which Schelling frequently employs, the « technique » of nature. Nature is that inner factory which produces itself in accord to law<sup>42</sup>.

Malgré que ce terme (d'organisme) chez Kant ne vise pas spécifiquement à ouvrir le débat, par ailleurs déjà problématique, d'une finalité spéciale, et en cela objective, dans la nature elle-même (c'est d'ailleurs plutôt le cas contraire que Kant voudrait soulever à savoir, que la nature n'est objective que par son mécanisme intrinsèque tandis qu'elle est subjective d'après le jugement réfléchissant), il aura bien cet effet dans la première

---

<sup>41</sup> « Dans les *Abhandlungen* [...], Schelling choisit, comme déjà dans sa *Ich-Schrift* une approche analytique qui sans être peut-être afférente directement à Kant, s'en est sans doute inspirée » dans Rolf-Peter Horstmann, *op.cit.*, p.117.

<sup>42</sup> Dieter Jähnig, *op.cit.*, p.226.

philosophie de la nature de Schelling, tel que le suggère Horstman :

[...] il n'est guère étonnant que Schelling ait pensé trouver chez Kant même des indices pour confirmer la conviction que l'admission d'une technique de la nature est fondée dans les objets mêmes<sup>43</sup>.

La *Critique de la faculté de juger* constitue, en bref, l'influence majeure du jeune Schelling. Il n'est d'ailleurs en rien exagéré d'affirmer que sans ce concept formel de la nature comme finalité, il n'y aurait jamais eu de première philosophie schellingienne de la nature. Celle-ci reprend d'ailleurs à son compte le très utile concept d'organisme, qui désigne précisément l'organisation dans les parties de la nature en tant que cause et effet d'elle-même selon l'idée de « Tout ». Schelling n'a fait que redonner à la nature ce que la faculté de juger réfléchissante avait considéré comme sienne à savoir, la détermination d'une telle finalité. Ce qui n'était qu'« analogon » chez Kant devient chez Schelling « philosophie ».

---

<sup>43</sup> Rolf-Peter Horstmann, *op.cit.*, p.109.

## Conclusion

En somme, nous pouvons tout de suite témoigner de la difficulté de reconnaître<sup>44</sup> la métaphysique schellingienne comme un héritage kantien du fait de sa nature paradoxale. En effet, Schelling emprunte à Kant toute sa conception de la nature, du dynamisme, des forces primordiales et même de l'organisme, en même temps qu'il la modifie de telle sorte qu'elle ne ressemble plus du tout à ce que Kant a d'abord esquissé. Pour cette raison, il s'agit d'une influence paradoxale. Nous pouvons en ce sens affirmer que Schelling est influencé par Kant sans pour autant qu'il se sente tenu d'adhérer au kantisme. Comme le dit si bien Gérard Raulet, « si l'idéalisme allemand [...] " dépasse " et entend [...] dépasser Kant, il n'aurait pas été possible sans Kant »<sup>45</sup>. Un autre extrait pris dans l'œuvre de Rolf-Peter Horstmann et faisant référence à un compte-rendu de la *Première esquisse d'un système de philosophie de la nature*, rapportée par le fils de Schelling, énonce bien l'essentiel de la réception kantienne chez Schelling et mérite d'être cité ici en conclusion :

---

<sup>44</sup> Et non d'accepter. Ce chapitre en entier a pour seul but de montrer cet héritage. La difficulté que nous voulons ici mettre en relief est celle de « reconnaître » cet héritage, de le postuler de façon univoque. Une telle « univocité » est impossible puisque, tel qu'il a déjà été montré, le « non-dit » à savoir, les influences venant de Kant et que Schelling ne déclare pas, contredit parfois le « dit » à savoir, les moments où Schelling se rapporte ouvertement à Kant.

<sup>45</sup> Gérard Raulet, *op.cit.*, p.126.

En ce travail [...], c'est la première fois depuis la nouvelle élaboration des sciences de la nature que l'on peut embrasser d'un seul regard la totalité de la physique, et que notamment cette science est affranchie du défaut originel encore nettement formulé et en quelque sorte de la façon la plus correcte dans la critique kantienne du jugement téléologique en tant que principe philosophique et selon lequel l'organisme ne se laisserait ni dominer, ni déduire des lois immanentes propres à la doctrine de la nature, mais qu'on en serait réduit à cet égard à trouver son salut dans une téléologie selon des concepts. Schelling est le premier à avoir arraché la croyance en l'unité du système de la nature aux rêveries des Illuminés, et il a établi avec pondération le principe selon lequel le monde serait un tout organique soumis à des lois naturelles; de cette manière, il a fondamentalement placé au centre de la physique l'organisme qui, presque toujours, ne demeurerait qu'un appendice gênant et l'a ainsi élevé au rang d'un principe permanent du Tout<sup>46</sup>.

---

<sup>46</sup> Rolf-Peter Horstmann, *op.cit.*, p.100-101.

## CHAPITRE II : La métaphysique schellingienne

### Introduction

Nous avons vu avec ce qui précède que c'est beaucoup grâce à la métaphysique kantienne que voit le jour la première philosophie de la nature schellingienne. Cependant, cette dernière offre aussi une sévère critique à l'endroit de cet héritage. C'est d'ailleurs cela qui nous interdit de considérer le système schellingien comme une simple réponse à la pensée kantienne et qui nous pousse plutôt à le considérer comme un « tout » autonome. À cette époque névralgique de son éducation, le « philosophe de la nature »<sup>47</sup> acquiert une réputation qui grandit avec sa maturité. Cela se répercute dans les multiples métamorphoses de sa métaphysique, qui veut proposer une alternative à la science de la nature kantienne, par ailleurs trop « mécaniste ». Se détachant aussi pour la première fois du programme de philosophie pratique instigué par

---

<sup>47</sup> Nous mentionnons au passage l'existence d'un débat, introduit par Tilliette, sur la justesse d'un tel titre: « La philosophie de la Nature a forgé la renommée de Schelling et elle a fait de lui, parfois à son corps défendant, un chef d'école. Pourtant elle ne l'a occupé intensément que pendant une période assez brève et jamais de façon exclusive. C'est par métonymie qu'elle désigne pour une période étendue la philosophie de Schelling » dans Xavier Tilliette, *Schelling, Une philosophie en devenir*, Tome I, Librairie philosophique J. Vrin, Paris, 1970, p.127. Nous sommes plutôt favorable à l'interprétation de MM. Renault et Fischbach aux pages 69-70 de l'*Introduction* (note).

son respecté tuteur Fichte, Schelling érige sa propre philosophie de la nature, qu'il appelle *Naturphilosophie*. Celle-ci recherche une façon plus « dynamique » d'expliquer le monde, une métaphysique davantage « ontologique » que ne l'était la doctrine kantienne. Le cercle romantique a d'ailleurs contribué à mettre au jour ce projet du jeune idéaliste allemand (et réciproquement), de sorte que sa philosophie ne peut manquer, surtout à cette époque qui nous intéresse, d'y trouver reflet. Schelling déclare construire une « physique spéculative », qui trouve ses débuts dans un intérêt envers le « chimisme » (que l'on peut lui aussi juger à bon droit « spéculatif ») et ayant pour but de déduire les premiers principes de la nature sans l'aide de la « philosophie transcendantale ». Son système est regardé comme un « idéalisme objectif » en ce sens précis qu'il admet une subjectivité (propre à l'idéalisme) inhérente au réalisme (caractéristique objective dans l'idéalisme).

Ce chapitre a pour dessein de montrer comment Schelling conçoit une métaphysique et en quoi celle-ci détermine le contexte dans lequel s'insère le concept d'organisme. Il possède quatre (4) sections principales, chacune d'elles soulignant une facette fondamentale de la première philosophie de la nature. Voici les titres : 1) Métaphysique et ontologie; 2) *Philosophie der Natur* et *Naturphilosophie*; 3) Chimie et physique spéculative et enfin 4) Idéalisme et romantisme. Ainsi nous verrons dans quel genre de



contexte conceptuel s'insère le concept d'organisme chez Schelling de 1796 à 1799.

### 1) Métaphysique et ontologie

L'entreprise schellingienne des jeunes années post-fichtéennes peut le mieux se définir comme étant une métaphysique. Ce type de philosophie, caractérisé par la recherche des principes de la réalité, n'est pas étranger au philosophe qui a trouvé un modèle dans les problématiques kantiennes, spinozistes et leibniziennes. Mais s'il partage avec ces dernières certaines formulations de problèmes de même que certaines idées directrices (nous l'avons vu dans le cas de Kant), il s'en détache complètement dans son élaboration. Miklos Vëto confirme l'évolution du système philosophique schellingien dans le cadre discret mais soutenu de la métaphysique :

Schelling n'énonce pas [le] statut métaphysique [de son entreprise philosophique] avant l'*Exposé de mon Système de Philosophie*, l'écrit qui se veut dépassement de toute position partielle. C'est dans ce texte de 1801 que quelques phrases éparses [...] définissent la nature comme fondement<sup>48</sup>.

---

<sup>48</sup> Miklos Vetö, *Le fondement selon Schelling, op.cit.*, p.119.

Schelling, « [...] ce grand métaphysicien mal compris et peu connu »<sup>49</sup>, établit une position originale en ceci qu'elle abolit toute distance entre la chose, dite « en soi », et l'entendement qui l'appréhende. Elle fixe plutôt ces deux dimensions dans un même lieu appelé « organisme ». C'est pourquoi ce concept en particulier exemplifie le mieux le « cas » de la métaphysique schellingienne en tant que métaphysique de la Nature. Reinhard Lauth montre en quoi les recherches du domaine empirique n'altèrent en rien le grand projet de Schelling de former une métaphysique :

Des *Idées pour une philosophie de la Nature* de 1797 jusqu'à l'*Exposé de mon système de philosophie* (1801) on peut poursuivre la progression d'une théorie de la Nature qui élabore encore inductivement des données empiriques pour aboutir à une métaphysique pure absolument *a priori* (incluant aussi la Nature), qui rejette tout *a posteriori*<sup>50</sup>.

Cependant il ne faudrait pas considérer la première philosophie de la nature comme un « dogmatisme ». Celle-ci est bien plutôt, et malgré ce qu'affirme Judith Schlanger<sup>51</sup>, un

---

<sup>49</sup> *Ibid*, p.23.

<sup>50</sup> Reinhard Lauth, *op.cit.*, p.426.

<sup>51</sup> « Ritter, Baader, Schelling, ces physiciens mystiques, ne sont pas hylozoïstes. Pas plus que Mesmer, ils ne pensent pas que toute la matière est intégralement vivante : ils pensent, ce qui est fort différent, qu'elle n'est nulle part inerte et purement passive » dans Judith Schlanger, *Les métamorphoses de l'organisme*, Paris, L'Harmattan, 1971, p.109. Nous croyons toutefois, en accord avec ce que nous avons déjà présenté à la section 1 du chapitre 1 du présent mémoire, que Schelling fait bel et bien de sa philosophie un hylozoïsme en cela que le concept d'organisme exprime une conception de la matière qui inclut déjà en elle-même le principe de la vie. Voir à ce sujet le chapitre 7 intitulé « L'organisme vivant » du très éclairant ouvrage de Bernard Bourgeois, *L'idéalisme allemand. Alternatives et progrès*.

« hylozoïsme »<sup>52</sup>. Cette doctrine philosophique admet qu'il y a une vie inhérente à toute matière, que chaque chose possède de la vie à des degrés différents et que cette « Vie » est au principe de la formation des objets du réel. La première philosophie de la Nature est donc une métaphysique parce qu'elle recherche les conditions de possibilité ou principes de la Nature.

La métaphysique schellingienne peut aussi être appelée une « ontologie ». À cause de l'hylozoïsme dont elle fait preuve, le fondement des objets de l'expérience réside pour Schelling non pas dans une cause extérieure à ceux-ci (divine ou humaine) mais bien dans la Nature elle-même, qui constitue l'ensemble de ces dits objets. Vetö perçoit dans les concepts de la jeune philosophie de la nature une unité devant se subsumer sous la rubrique de l'ontologie :

Pesanteur, nature et identité absolue en tant que fondement de sa propre existence ne désignent pas des domaines métaphysiques différents mais se contiennent plutôt comme des cercles concentriques. Schelling est en butte à la formulation de l'antique spectre de toute ontologie, le devenir, et il essaye de suivre jusqu'à ses « origines » ce Protée de la philosophie<sup>53</sup>.

Pour Schelling, la Nature n'est pas autre chose que l'être et ces deux concepts (Nature et être) désignent une seule et même réalité. Puisqu'il n'y a pas de « distance » entre l'être et la

---

<sup>52</sup> « Or j'affirme que de la vie et de l'être la connaissance directe est la seule possible et que ce qui est et vit n'est et ne vit que pour autant qu'il existe avant tout pour soi-même et a conscience de la vie en la vivant » dans Friedrich Wilhelm Joseph Schelling, *Idées*, p.83.

<sup>53</sup> Miklos Vetö, *Le fondement selon Schelling*, op.cit., p.150.

pensée, il devient clair que les fondements de l'être, de même que ceux de la pensée, se trouvent dans l'être lui-même. Ainsi la philosophie qui a pour tâche d'élucider ces fondements devient par définition une ontologie. Schelling lui-même affirme cette idée dans les *Ideen* qui prend la forme d'une critique de la téléologie kantienne:

Mais vous ne concevez pas plus comment une modification au sein de l'infini est en général possible que vous ne concevez comment ces modifications de l'infini, c'est-à-dire comment tout le système de choses finies a pénétré dans votre représentation, ou comment l'unité des choses qui, chez l'être infini, ne peuvent exister qu'ontologiquement, se sont transformées en téléologiques dans votre entendement<sup>54</sup>.

Nous pouvons observer ce type particulier de réflexion dans l'analyse schellingienne du concept d'organisme. Ce dernier met de l'avant l'idée selon laquelle le déterminé (ou conditionné) naît de l'indéterminé (de l'inconditionné) de par certaines lois ontologiques qui expliquent précisément l'essence et l'existence des objets de l'expérience. Pour expliquer le physique (ou le visible), Schelling doit donc emprunter du métaphysique (ou de l'invisible) certaines lois qui établissent les règles de construction de la réalité qui est toujours déjà présente sous nos sens. Mais dans l'organisme, le déterminé est toujours uni à l'indéterminé, le visible toujours uni à l'invisible, le réel toujours uni à l'idéal.

---

<sup>54</sup> Friedrich Wilhelm Joseph Schelling, *Idées*, p.77.

## 2) *Philosophie der Natur* et *Naturphilosophie*

Dès 1796, Schelling étend sa métaphysique à un nouveau domaine, celui de la nature. Il constituera dès ce moment le projet avoué d'une *Naturphilosophie*, initialement appelée *Philosophie der Natur* (1796-1797). Cette première version<sup>55</sup> de la philosophie de la nature fait contraste avec la précédente « philosophie transcendantale »<sup>56</sup> puisqu'elle tente d'étudier la naissance de la représentation et les origines de la philosophie au sein de la Nature. Schelling découvre un Moi qui est issu de la Nature, issu de la puissance primordiale, de l'activité unique qu'est la Nature. La pensée elle-même devient un saut par rapport à cette réalité naturelle; le premier questionnement est le témoignage d'une telle rupture. C'est en portant la Nature à l'état d'objet philosophique, en prenant tranquillement conscience de la toute-puissance de la Nature, que Schelling parvient progressivement à l'accomplissement de la véritable philosophie de

---

<sup>55</sup> Nous utilisons l'éclairante distinction proposée entre *Philosophie der Natur* et *Naturphilosophie* par May Lequan dans le cadre de sa conférence déjà citée. Nous aurons aussi, dans le cadre de ce mémoire (chapitre 3) l'occasion de redéfinir plus profondément cette subtile distinction.

<sup>56</sup> Nous évoquons ici, pour la bonne compréhension du lecteur, qu'il existe chez Schelling deux principales périodes dites de « philosophie transcendantale ». La première se positionne directement avant la *Naturphilosophie* et est marquée par le tutorat de Fichte. Il s'agit des premières tentatives de Schelling en philosophie (*Vom Ich*). La deuxième période, qui sera davantage évoquée en conclusion de ce mémoire, se situe directement après l'époque circonscrite de la *Naturphilosophie* et concerne l'écrit de 1800 intitulé *Le système de l'idéalisme transcendantal*. Il s'agit pourtant, dans ces deux « moments », d'un même type de philosophie.

la nature, celle qu'on appelle « *Naturphilosophie* ». Qu'est-ce que la *Naturphilosophie*? Il s'agit chez Schelling d'une doctrine qui s'étend aux années 1798 et 1799 et qui tente d'expliquer les premiers principes de la Nature. Celle-ci est plus qu'un simple objet philosophique. À partir de 1798, elle devient la philosophie elle-même! La *Naturphilosophie*, c'est la Nature qui se construit elle-même, c'est la Nature qui prend conscience d'elle-même par notre subjectivité!

Dès les *Abhandlungen* (1796-97), il devient clair que la Nature et la pensée possèdent les mêmes lois intrinsèques. La philosophie de la nature est une réflexion accomplie par la Nature à travers nous. Franck Fischbach évoque ce tournant schellingien de la philosophie de la nature dans les *Abhandlungen*:

Autrement dit, nous ne pensons pas que les *Abhandlungen* soient à placer dans la seule et unique perspective du *Système de l'idéalisme transcendantal*. Nous montrerons que c'est dans et par les *Abhandlungen* qu'une philosophie de la nature devient pour la première fois possible<sup>57</sup>.

Tout comme il est du ressort de la philosophie transcendantale d'expliquer le réel par l'idéal, désormais et dans la nouvellement fondée *Naturphilosophie*, c'est l'idéal lui-même qui devient explicable par le réel :

---

<sup>57</sup> Franck Fischbach, *Du commencement en philosophie. Étude sur Hegel et Schelling*, Paris, Vrin, 1999, p.52.

Mais ce point de vue est unilatéral dans la mesure précisément où il en suppose un autre, celui-là même de la philosophie de la nature. Si l'on adopte le point de vue de cette dernière, le rapport se renverse et c'est bien plutôt à la philosophie transcendante qu'échoient désormais le statut et la fonction d'une introduction : en extrayant le réel de l'idéal, l'objectif du subjectif, elle prépare et rend possible la considération scientifique du réel et de l'objectif pris en et pour eux-mêmes<sup>58</sup>.

La première philosophie de la nature constitue à ce point de vue un changement drastique par rapport aux jeunes écrits de la période fichtéenne de Schelling (*Vom Ich*), comme en témoigne Dieter Jähnig :

[The term « philosophy of nature »] has two different implications. It first of all simply says that nature is the new focus of Schelling's concern. But in addition to this, the term suggests that nature will be subjected to a specific philosophical interpretation<sup>59</sup>.

La philosophie de la nature constitue d'ailleurs dès cette époque la seule façon de philosopher possible, tel que l'exprime encore Franck Fischbach dans son ouvrage *Du commencement de la philosophie* :

[C]'est la philosophie même et toute la philosophie qui devient ici philosophie de la nature et il n'y a pas d'autre manière de commencer à philosopher que de philosopher sur la nature<sup>60</sup>.

Dans la *Première esquisse* et l'*Introduction*, Schelling présente l'idée de la Nature comme activité primordiale et entrave

---

<sup>58</sup> *Ibid*, p.66.

<sup>59</sup> Dieter Jähnig, *op.cit.*, p.222.

<sup>60</sup> Franck Fischbach, *op.cit.*, p.57.

de cette activité tout à la fois. Par une dialectique ontologique, il explique la Nature comme étant en même temps une productivité et un produit, une harmonie préétablie de forces donnant lieu à une reproductivité infinie d'objets particuliers. Ce débat entre l'un et le multiple offre, au sein de la *Naturphilosophie*, comme le montre Joseph Esposito, une problématique de taille :

[The] major task of *Naturphilosophie* is to solve what Schelling had called the "riddle of the world". This riddle can be reformulated in a traditional manner as the problem of the One and Many: either plurality and variety are generated out of real unity, or else unity is established out of real variety<sup>61</sup>.

Ultimement, Schelling voudrait qu'il n'existât pas de distance entre notre cognition de la Nature et ses données. Comme le dit Judith Schlanger, la *Naturphilosophie* procède de façon intuitive avec des réalités qui se présentent comme nécessaires :

Avec Schelling qui, jusque vers 1806, laisse nommer sa philosophie « philosophie de la Nature », se lit clairement le lien réciproque qui unit une philosophie à direction intuitive et une nature<sup>62</sup>.

Dans ce nouveau débat autour de la Nature et de son principe, Schelling trouve une occasion parfaite de mener sa guerre contre le mécanisme. Son apologie du dynamisme est partout disséminée à travers son programme de *Naturphilosophie*, notamment dans son concept d'organisme, tel que l'exprime encore Esposito :

---

<sup>61</sup> Joseph L. Esposito, *Schelling's idealism and philosophy of nature*, Lewisburg, Bucknell University Presses, 1977, p.47.

<sup>62</sup> Judith Schlanger, *Schelling et la réalité finie*, Paris, Presses universitaires de France, 1966, p.15.



The attack on mechanistic thinking embodied in the arguments on matter, causality, and organic form opens the way for the possibility of a *Naturphilosophie*<sup>63</sup>.

Le problème qui surgit dans l'opposition entre le dynamisme et le mécanisme prend son origine d'un débat plus ancien encore qui remonte à Kant, certes, mais plus spécialement à *Blumenbach*. C'est ce dernier qui a suggéré le premier la théorie de l'épigénèse contre celle de la préformation, comme l'explique Claude Piché dans son article sur Fichte et Schelling :

[Fichte et Schelling] ont en effet tous deux recours - s'inspirant en cela de Kant, il est vrai - au concept de *Bildungstrieb* introduit par *Blumenbach*, et que l'on pourrait traduire par « tendance formatrice ». [Ce] terme dans son acception scientifique offre l'avantage d'avoir été formé précisément pour aller à l'encontre des explications mécanistes de l'organisme. [...] Schelling conserve malgré tout quelques réserves relativement à l'usage de ce terme, dans la mesure où la tendance formatrice à l'œuvre dans l'organisme présuppose déjà, selon la théorie même de *Blumenbach*, la présence de matière organisée. Quoi qu'il en soit, Schelling, tout comme Fichte, préfère cette expression à celle de *Lebenskraft*, puisque le concept de 'force' ne peut relever que du domaine de l'inorganique et que, pour cette raison, la force est toujours en elle-même « morte » et demande à être sollicitée de l'extérieur, ce qui vient en contradiction avec la finalité interne de l'organisme vivant. Le *Bildungstrieb*, quant à lui, traduit très bien cette dynamique interne à l'organisme présidant à son développement progressif. Il confère de la sorte une part active à la nature dans ses productions. Le terme s'inscrit d'ailleurs chez *Blumenbach* dans une théorie épigénétique visant à faire obstacle à la théorie biologique de la préformation, selon laquelle l'individu à naître est d'entrée de jeu entièrement constitué, quoique sous forme microscopique, dans les semences des premiers individus de l'espèce, tels qu'ils sont sortis des mains du Créateur. Or, de même que Fichte et Schelling s'opposent vigoureusement à cette variante épistémologique du préformationnisme qu'est la théorie des idées innées, de même dans le champ des sciences de la nature

---

<sup>63</sup> Joseph L. Esposito, *op.cit.*, p.80.

refusent-ils cette théorie que l'on appelle aussi de l' « emboîtement » ou de l'« involution », et qui ne concède aucun rôle véritable à la nature dans la production des individus des diverses espèces<sup>64</sup>.

L'organisme est d'ailleurs un concept tiré de la biologie et réutilisé dans le contexte philosophique des lumières allemandes afin de faire triompher la position des défenseurs de l'épigénèse. Cette position, anti-darwinienne mais tout de même favorable à un idéalisme « réaliste » (contrairement à un « réalisme empirique ») trouve son émergence dans la seconde moitié du 18<sup>e</sup> siècle à l'intérieur du débat qu'occasionne la théorie critique kantienne. C'est donc à Blumenbach que l'on doit le concept de « tendance formatrice » ou de « pulsion formatrice » (*Bildungstrieb*) fortement utilisé aussi par Schelling et Goethe :

[...]it is not hard to understand why Kant thought he had found a kindred spirit in Johann Friedrich Blumenbach, a former student of Hailer's and professor in the medical faculty at Gottingen. [...] Blumenbach, like Kant, wanted to find an interpretation of epigenesis that preserved something of the stress on heredity that had been one-sidedly embodied in the preformationist tradition. It was in this connection that Kant felt the influence of Blumenbach most fully. [...] Indeed, Blumenbach's proof of epigenesis makes use of the idea of a « formative impulse »; when Kant, in the « Critique of Teleological Judgment, » sees organisms as self-forming and self-organizing, he is alluding to Blumenbach's *Bildungstrieb*. [...] But neither is the *Bildungstrieb* anything as potentially capable of giving birth to kinds as well as individuals as Herder's « genetic power » (*genetische Kraft*). Instead, for both Blumenbach and for Kant, the formative force is very much like Newton's concept of gravity<sup>65</sup>.

<sup>64</sup> Claude Piché, « Fichte et la première philosophie de la nature de Schelling » dans *Dialogue*, Vol. XLIII, No.2 Spring/Printemps 2004, p.216-217.

<sup>65</sup> Marjorie Grene et David Depew, *The Philosophy of Biology: An Episodic History*, Chapitre 4: The Eighteenth Century II. Kant and the Development of German Biology, Cambridge, Cambridge University Press, 2004, p.120 (<http://www.compilerpress.atfreeweb.com/Anno%20Grene%20%20Depew%20Philosophy%20o>

La *Naturphilosophie* présente une philosophie, certes, mais aussi et plus précisément une symbiose entre la Nature et le Moi, une communion entre l'étude philosophique et l'objet de l'étude. Il s'agit, et on le perçoit le plus clairement dans le concept d'organisme, d'un système organique de la pensée qui se déploie dans le même sens que la Nature elle-même. C'est un peu ce que veut dire Vetö, qui voit dans cette caractéristique de la *Naturphilosophie* un passage à l'idéalisme :

Cette déconstruction correspond à l'œuvre de l'esprit qui décompose les choses par la méthode génétique et brise l'enveloppe de la facticité pour retrouver derrière elle l'activité, qui décompose le produit figé pour faire apparaître en lui l'articulation vivante de la productivité. C'est un moment extrêmement important de la *Naturphilosophie* se métamorphosant en « idéalisme absolu »<sup>66</sup>.

La première philosophie de la nature marque en somme une époque particulière chez Schelling, une décision audacieuse de considérer la Nature comme une manifestation privilégiée de la pensée. La Nature n'est donc pas simplement une curiosité de jeunesse mais bien davantage à savoir, un nouveau point de vue sur l'idéalisme. La *Naturphilosophie* présente donc un réalisme qui fonde la pensée sur un sol objectif, tel que l'affirme Schelling lui-même dans l'*Introduction*:

---

f%20Biologt%204.0%20Kant%202004.htm). Voir aussi Johann Wolfgang Goethe, *La métamorphose des plantes et autres écrits botaniques*, introduction et notes de R. Steiner, tr.fr. H. Bideau, Paris, Triades, 1999 (3<sup>e</sup> édition), p.202-205.

<sup>66</sup> Miklos Vetö, *Le fondement selon Schelling*, op.cit., p.141.

Si maintenant c'est la tâche de la philosophie transcendante que de subordonner le réel à l'idéal, alors, et inversement, la tâche de la *Naturphilosophie* est d'expliquer l'idéal à partir du réel<sup>67</sup>.

Le concept d'organisme auquel se réfère souvent Schelling a d'ailleurs ce grand avantage didactique de rendre évident une telle symbiose entre le monde des objets de l'expérience et ses conditions de possibilité, entre l'élément organique et sa finalité. La Nature est donc l'exemple parfait de l'idéalisme car elle contient, même dans son aspect le plus concret, l'Absolu tout entier. Nous verrons maintenant que la Nature se prête aussi, et à cause des raisons que nous venons d'évoquer, à un examen plus scientifique.

### **3) Chimie et physique spéculative**

Schelling a souvent et ouvertement proclamé à l'égard de son système philosophique qu'il consistait en une physique spéculative<sup>68</sup>. Mais la physique n'a pas été la seule science valorisée par le jeune Schelling. En 1797, à l'heure où la chimie acquérait, envers et contre tous, ses lettres de noblesse,

---

<sup>67</sup> Friedrich Wilhelm Joseph Schelling, *Introduction*, p.69.

<sup>68</sup> La meilleure preuve en est le sous-titre de l'*Introduction à l'esquisse d'un système de philosophie de la nature* : « Sur le concept de physique spéculative et l'organisation interne d'un système de cette science ».

nonobstant la mauvaise publicité kantienne à son égard<sup>69</sup>, il en vantait déjà les mérites. Cette discipline ouvrait, selon lui, d'importantes voies à la philosophie théorique appliquée, qui lui étaient auparavant inconnues<sup>70</sup>. Les *Ideen* sont un exemple frappant de la connaissance de Schelling eut égard aux plus récentes théories de la chimie, de la physique et de nombreux autres domaines scientifiques, notamment la médecine. En 1799, il poursuivra dans la même veine ce qu'il appelle une « physique spéculative », terme qu'il forge probablement à partir de la physique de Kant. Reinhard Lauth voit dans le milieu scientifique de l'époque l'origine de la physique « expérimentale » :

Sur la théorie de la Nature de *Le Sage* surtout Schelling a vu distinctement que l'induction scientifique peut progresser jusqu'à des hypothèses spéculatives (comme les appelait *Le Sage*) couvrant, outre les données connues, aussi des données inconnues et, le cas échéant, empiriquement inconnaissables. C'est justement cette possibilité qui, de son propre aveu, lui a ouvert les yeux à la possibilité d'une « physique spéculative »<sup>71</sup>.

Ainsi le chimisme et la physique spéculative (car le chimisme de l'année 1797 peut aussi et à bon droit être considéré comme « spéculatif ») sont deux facettes qui, tour à tour, donnent à la *Naturphilosophie* une nouvelle dimension scientifique. En fait, ces deux terrains de la philosophie schellingienne se complètent et forment un tout cohérent et systématique. La base scientifique

---

<sup>69</sup> Voir l'introduction aux *Premiers principes métaphysiques de la science de la nature* d'Emmanuel Kant, *op.cit.*

<sup>70</sup> Voir May Lequan, *op.cit.*

<sup>71</sup> Reinhard Lauth, *op.cit.*, p.427.

qu'ils représentent fournit à Schelling des pistes que sa philosophie permet de compléter et, réciproquement, la philosophie offre des éléments de réponses que la science permet de peaufiner. Raulet confirme cette idée d'une « philosophie scientifique » chez Schelling :

Chez le premier Schelling, c'est une philosophie spéculative de la nature qui doit fournir la base « scientifique » de tout le système<sup>72</sup>.

La physique spéculative est le projet qui retiendra le plus longtemps l'attention de Schelling. Il s'agit à la fois d'une physique et d'une spéculation. La dimension « physique » exprime l'intention de rapprocher les éléments scientifiques des théories philosophiques et ainsi de donner à ces dernières une profondeur et surtout une crédibilité qui repose sur le socle de l'expérimentation. Cependant la dimension « spéculative » fait plutôt référence au projet schellingien de pousser ces théories à un degré qu'on ne leur permettait pas avant. C'est dans cette optique que la physique spéculative se risque au-delà du monde du visible et pousse certaines hypothèses au point où elles contribuent à l'ontologie déjà en place dans la *Naturphilosophie*. La physique spéculative est l'enracinement de l'ontologie schellingienne dans la science allemande du 18<sup>e</sup> siècle et, en cela, elle exprime une réalité métaphysique qui est néanmoins disponible

---

<sup>72</sup> Gérard Raulet, *op.cit.*, p.134.

aux sens et à l'expérimentation :

La « philosophie de la nature » est pour Schelling une « physique spéculative » - non point au sens où elle affirmerait en ne tenant aucun compte de l'expérience, mais au sens où elle entend s'élever jusqu'aux causes premières : jusqu'à un fondement originaire, qui n'est lui-même pas une substance immobile mais, bien au contraire, un jeu de forces qui meuvent la nature, dont tout phénomène procède et que l'approche empirique se contente de décrire<sup>73</sup>.

Il y a toujours présent, à l'époque circonscrite de la première philosophie de la nature de Schelling, cette idée, très répandue en Allemagne au 18<sup>e</sup> siècle et abondamment commentée de nos jours (voir Tilliette, *op.cit.*), que la science était enfin parvenue au point culminant de sa progression et que la philosophie, qui a pour tâche d'interpréter ses résultats, pouvait enfin se mettre à l'œuvre. La physique spéculative se veut donc être la réalisation philosophique de cet idéal qui met tout autant à contribution les talents du philosophe que ceux des chercheurs scientifiques.

Enfin la physique spéculative corrobore le « réalisme » de Schelling en ce sens qu'il prolonge ce débat déjà entamé par la *Naturphilosophie* et lui fait prendre une allure scientifique, tel que l'exprime Schelling lui-même:

---

<sup>73</sup> *Ibid*, p.135.

Il résulte de ce qui précède que notre science est totalement et intégralement réaliste, elle n'est donc rien d'autre qu'une physique, mais une physique *spéculative*<sup>74</sup>.

#### 4) Idéalisme et romantisme

Il y aurait suffisamment à dire sur le seul sujet de l'idéalisme schellingien pour constituer un mémoire entier. Le nôtre ne prétend pas présenter une telle analyse exhaustive mais s'attardera néanmoins aux facettes importantes de ce type particulier d'idéalisme qui permettent de mieux cerner le lieu théorique d'apparition du concept d'organisme. Il s'agit de l'« idéalisme objectif » et de l'« idéalisme romantique » chez Schelling.

##### a) Idéalisme objectif

Parmi les trois idéalistes allemands les mieux connus à savoir, Fichte, Schelling et Hegel, Schelling est le seul qui formule un idéalisme dit « objectif ». En quoi consiste-t-il? Il s'agit en fait d'une philosophie qui admet que le Moi, ou l'esprit, se constitue par et pour la Nature. Schelling a

---

<sup>74</sup> Friedrich Wilhelm Joseph Schelling, *Introduction*, p.72.



d'ailleurs été le premier à commenter cet aspect de son idéalisme en relation avec celui de Fichte :

Fichte pourrait se tenir avec l'idéalisme au point de vue de la réflexion, moi au contraire je me serais placé avec le principe de l'idéalisme au point de vue de la production : pour exprimer cette opposition de la façon la plus intelligible, l'idéalisme dans le sens subjectif devrait soutenir que le Moi est tout, l'idéalisme dans le sens objectif, à l'inverse, que tout est = Moi, et que rien n'existe que ce qui est = Moi<sup>75</sup>.

Dieter Jähnig voit d'ailleurs dans ce nouvel intérêt pour la nature le principal indice de l'orientation objective de l'idéalisme schellingien :

The decision to make nature the theme signals the turn the philosophical tradition took as it passed from Fichte to Schelling. This is the often discussed transition from subjective to *objective idealism*<sup>76</sup>.

Évidemment, l'objectif se présente toujours dans une « subjectivité » (c'est aussi ce qu'on appelle la « métaphysique de la subjectivité » chez les idéalistes) mais cette subjectivité est, pour le jeune Schelling, contenue à même la Nature. Quant à l'idéalité, Schelling admettra que c'est la réalité qui en propose les lois. Ainsi, peu importe la manière dont nous scrutons le Moi, il se retrouve cerné de toutes parts par la réalité, par la Nature qui en définit les principes. C'est l'avis de Judith Schlanger qui

---

<sup>75</sup> Friedrich Wilhelm Joseph Schelling, *Exposition de mon système de la philosophie*, Paris, Vrin, 2000, p.34-35.

<sup>76</sup> Dieter Jähnig, *op.cit.*, p.222.

montre les caractéristiques les plus fameuses de l'idéalisme objectif schellingien :

Schelling (comme Fichte et Hegel) définit l'idéalisme non pas par la prééminence de l'idéal sur le réel, mais par l'idéalité, la non-réalité de leur séparation : le réel et l'être ne sont séparés que pour la conscience [...]. Ou si l'on veut, dit encore Schelling, la philosophie est idéalisme parce qu'elle est l'idée de toutes les idées [...]; puisque l'idée se définit comme un absolu concret, c'est mettre l'accent sur le même point. Ce que cherche la philosophie, c'est le réel; non pas l'expérience fragmentaire et confuse, mais l'expérience totale, la réalité qui est coïncidence du sens et de la présence, et qui est la raison même. Schelling rappelle maintes fois que l'idéalisme absolu est le point de vue suprême et non exclusif de la philosophie, et que, bien loin de s'opposer au réalisme, il embrasse son propos dans une unité supérieure qui l'absolutise. Il y a une véritable idolâtrie du concret qui est l'un des traits les plus frappants de cet idéalisme. Tout le privilège de l'intuition ne vient-il pas de ce qu'elle nous ouvre directement la réalité? La réalité est investie, chez Schelling, d'une intense positivité : la réalité véritable est l'absolu même; la totalité naturelle est le corps de la philosophie; l'apparaître phénoménal, la présence, est l'image et le symbole de l'absolu<sup>77</sup>.

L'idéalisme objectif caractérisé par l'absolutisation de la Nature présente un système orienté sur le réalisme. Il est absurde pour le jeune Schelling de parler de la Nature comme d'une entité « en-soi », séparée de l'idéal. La matière est en fait bien au contraire une occurrence du monde idéal dans le réel. On retrouve cela même chez Schelling à la fin de la première philosophie de la nature dans *l'Exposition de mon système*:

Je ne sors jamais, avec la philosophie de la nature, de cette identité de l'idéal-réal, je garde constamment les deux en cette

---

<sup>77</sup> Judith Schlanger, *Schelling et la réalité finie*, op.cit., p.19-20.

liaison originaire, et le pur sujet-objet dont je pars est précisément cet idéal et réel tout à la fois à la puissance 0<sup>78</sup>.

La Nature est issue du même lieu d'où provient le monde idéal à savoir, de l'Absolu. Tout se présente chez Schelling, à l'époque qui nous intéresse, comme s'il n'existait aucune distance entre la Nature en tant qu'objective et la subjectivité idéale du Moi. Ainsi le Moi est la Nature et la Nature est le Moi. Comme l'exprime Schelling dans cette très célèbre citation des *Ideen*, « La Nature doit être l'Esprit visible, et l'Esprit la Nature invisible »<sup>79</sup>. Cependant, là encore, il faut mentionner que Schelling n'appuie aucun dogmatisme; comme l'exprime encore Mme Schlanger, « la solution, pour être philosophique [...] doit être idéaliste »<sup>80</sup>. Après tout, affirmer la subjectivité de la Nature, c'est encore « poser un jugement »<sup>81</sup>.

#### b) Idéalisme romantique

Si l'idéalisme qui naît en Allemagne à la fin du 18<sup>e</sup> siècle prétend atteindre le savoir absolu par la pensée de système, le romantisme quant à lui prétend plutôt atteindre, par une voie complètement parallèle issue de l'héritage du *Sturm und Drang*, un

---

<sup>78</sup> Friedrich Wilhelm Joseph Schelling, *Exposition de mon système de la philosophie*, op.cit., p.154.

<sup>79</sup> Friedrich Wilhelm Joseph Schelling, *Idées*, p.86-87.

<sup>80</sup> Judith Schlanger, *Schelling et la réalité finie*, op.cit., p.56.

<sup>81</sup> Voir Friedrich Wilhelm Joseph Schelling, *Idées*, p.74.

savoir autrement moins rationnel et davantage « poétique ». Cela n'empêche pas ces deux mouvements fondamentalement distincts de se rejoindre en un même lieu. Ce lieu, c'est Schelling!

La première philosophie de la nature est un idéalisme, nous l'avons précédemment expliqué, mais cet idéalisme est particulier dans l'ensemble de la philosophie de Schelling puisqu'il possède l'« esprit » romantique. Il le possède puisqu'il ramène au niveau de la Nature ce que les autres idéalistes (et Schelling lui-même plus tard) vont porter au niveau d'un savoir absolu. Le cercle romantique a toujours favorisé les notions de mouvement, de nature et de tradition. L'idéalisme à saveur « hylozoïque » du jeune philosophe intègre ces notions au sein d'une dimension philosophique typique et satisfait ce faisant les partisans du romantisme comme ceux de l'idéalisme.

Nous ne rentrerons pas ici, pour les besoins de ce mémoire, dans le détail complet des tenants de la composante romantique à l'intérieur de la philosophie schellingienne. Nous évoquons toutefois ici que Schelling dresse bien, en 1796, avec Hölderlin et Hegel, *Le plus ancien programme systématique de l'idéalisme allemand* pour ensuite composer, seul, les *Lettres sur le dogmatisme et le criticisme*. C'est après ces lettres que naît la première philosophie de la nature, qui aura su retenir de ces jeunes tentatives un esprit typiquement romantique. Nous pouvons

encore deviner cet esprit dans la *Naturphilosophie* (notamment dans les *Abhandlungen* qui naissent la même année) puisque celle-ci admet que les objets de la Nature se comparent dans leur essence aux objets de la production artistique :

La philosophie démontre cette identité de manière immédiate à même une activité qui est à la fois consciente et inconsciente de façon totalement indissociable et qui s'extériorise dans les productions du génie ; de manière médiate en dehors de la conscience dans les produits de la nature, puisqu'on perçoit toujours en eux la plus parfaite fusion de l'idéal et du réel<sup>82</sup>.

L'idéalisme schellingien de cette époque est romantique puisqu'il admet une telle identité entre le Moi et la nature « hors » du Moi. Cette identité, qui ressemble à ce qui peut se trouver dans le génie et sa production, écarte d'emblée la possibilité de « choses en soi » kantiennes. Schelling réhabilite donc la possibilité de connaître l'essence des choses, supprime la distance entre le Moi et la Nature et en déclare même l'identité. La connaissance obtient donc un statut identique à l'art et devient une production esthétique, une production romantique, bien qu'idéaliste.

Le concept d'organisme incarne tout cela d'une manière univoque et concrète. Il s'agit tout d'abord d'un concept exprimant une réalité biologique et physique. L'organisme exprime l'unité de la nature. Mais cette unité est dynamique en ce sens

---

<sup>82</sup> Friedrich Wilhelm Joseph Schelling, *Introduction*, p.67.

qu'elle possède de multiples métamorphoses (au sens goethéen). George Gusdorf, dans son livre *Fondements du savoir romantique*, traite du concept d'organisme comme étant un véritable pilier du romantisme :

Organisme est le terme à la mode de l'époque [...]. Sans ce terme on ne peut se représenter le romantisme [...]. L'époque a saisi sous le mot Organisme l'unité de la forme en mouvement<sup>83</sup>.

C'est aussi l'avis de Judith Schlanger :

Pour l'organisme romantique, les thèmes du dynamisme, de l'affinité, de la sympathie, de la polarité électrique et magnétique jouent un rôle central<sup>84</sup>.

En somme, la première philosophie de la nature possède la prétention exclusive de constituer un idéalisme romantique en ce sens qu'elle garde encore avec elle les restes d'un esprit qui devra s'amenuiser dans les écrits schellingiens de la maturité. La jeune *Naturphilosophie* et son concept d'organisme constituent le dernier contrefort de cet esprit dont est issu *Le plus ancien programme de l'idéalisme allemand* et qui ne se fera plus jamais sentir.

---

<sup>83</sup> Georges Gusdorf, *op.cit.*, p.434.

<sup>84</sup> Judith Schlanger, *Les métamorphoses de l'organisme*, *op.cit.*, p.108.

## Conclusion

La première philosophie de la nature propose une métaphysique qui ne peut être convenablement exposée que par ses propres concepts. En cela, elle rompt pour la première fois avec les influences de Kant et de Fichte pour se voir propulser aux côtés de ces philosophies déjà connues de la scène idéaliste allemande. Ainsi la métaphysique schellingienne est regardée comme originale puisqu'elle aborde, sur le plan de la Nature, un idéalisme objectif qui emprunte une voie à la fois scientifique et ontologique.

Ce chapitre a examiné ces diverses facettes de la métaphysique schellingienne et en a dressé un tableau représentatif. Celui-ci a permis de saisir toute la complexité et la richesse du contexte schellingien des années 1796 à 1799. Il a aussi été utile afin de comprendre le rôle qu'a incarné le concept d'organisme au sein de la philosophie schellingienne de ces années. Ce dernier constitue le fil qui relie les divers moments de la jeune *Naturphilosophie* (nous comptons aussi ici la *Philosophie der Natur*) et les nombreuses problématiques qu'elle mène de front à l'intérieur de ce que nous appelons la métaphysique schellingienne. Le concept d'organisme incarne donc l'unité dans l'apparente inconstance de la métaphysique schellingienne des années d'apprentissage. Mais ce

concept ne pourrait se comprendre adéquatement sans préalablement avoir trouvé sa place au sein de cette métaphysique. Nous avons déjà tenté d'accomplir cela dans les pages précédentes. Maintenant il nous reste à faire le point sur ce concept qui nous intéresse particulièrement à savoir, celui d'organisme.



## **PARTIE 2 : L'ORGANISME DANS LA PREMIÈRE PHILOSOPHIE DE LA NATURE**

### CHAPITRE III : Le concept d'organisme

#### Introduction

Le concept d'organisme apparaît dans la première philosophie de la nature de Schelling comme l'échine d'une pensée toujours en mouvement. Il désigne chez Schelling l'essence même de sa philosophie. Car « organisme » veut d'abord dire « Nature ». La Nature que spécifie un tel concept ne tient toutefois pas dans la simple objectivité<sup>85</sup> mais bien plutôt dans une « organisation » spécifique à l'intérieur même du grand « Tout » de la matière vivante. Ce concept précise et délimite celui de Nature chez le jeune Schelling en ce sens qu'il vise la subjectivité dans l'objectivité, la Vie au fondement de chaque objet de l'expérience. Peu importe, d'ailleurs, la problématique dans laquelle il intervient, le concept d'organisme est invariablement considéré par Schelling comme le « principe » de toute chose, comme le fondement de ce qui apparaît. Ainsi donc, qu'on l'appelle

---

<sup>85</sup> Contrairement à ce qu'on peut trouver comme définition dans *Le Système de l'idéalisme transcendantal* : « Nous pouvons appeler « nature » l'ensemble de tout ce qui est simplement *objectif* dans notre savoir : l'ensemble de tout ce qui est *subjectif* serait appelé par contre le *Moi* ou l'*intelligence*. » dans Friedrich Wilhelm Joseph Schelling, *Le système de l'idéalisme transcendantal*, Louvain-la-Neuve, Peeters, 1978, p.7.

« représentation », « esprit », « Absolu » ou même « productivité », cette réalité qu'est l'organisme demeure le fondement subjectif de tout produit objectif, l'infini derrière le fini. Il n'est donc pas seulement, pour Schelling, un concept qui se limite au concept plus large et général de Nature mais plutôt, il précise ce dernier pour définir une dialectique, une gradation de la vie, une finalité, voire un système. La Nature cesse d'être seulement l'ensemble « additionné » des produits de l'expérience; elle devient vivante, comme une intériorité à toutes ces choses, un mouvement inhérent à l'objectivité, qui la pose et la dépasse.

Le but de ce chapitre est de dépeindre le concept d'organisme tel qu'il apparaît dans les écrits de la première philosophie de la nature, soit dès les *Abhandlungen* (1796-97), en passant par les *Idées pour une philosophie de la nature* (1797), par l'*Âme du monde* (1798) jusqu'à l'*Introduction à l'esquisse d'un système de philosophie de la nature* (1799). Nous aborderons ce concept d'une façon chronologique afin de respecter la progression de la période dans laquelle il évolue<sup>86</sup>. Il nous sera ainsi plus facile de dresser, à la toute fin, un bilan de son développement dans la *Naturphilosophie* et une synthèse de ses définitions.

---

<sup>86</sup> Cette méthodologie est aussi celle de la « *Forschung* » et celle que semble avoir choisi Tilliette : « Toutefois la tendance globale de la *Forschung* antérieure [...] est de mettre en avant les mutations et d'insérer ensuite un fil conducteur » dans Schelling, *Une philosophie en devenir*, op.cit., p.13.

## 1) La jeune *Philosophie der Natur*

### a) Les *Abhandlungen*

Les *Abhandlungen* de 1796 à 1797 incarnent au sein du cursus philosophique schellingien une transition magistrale à la fois parce qu'ils introduisent officiellement un nouvel objet philosophique (la Nature plutôt que le Moi) mais aussi parce qu'ils mettent au jour une nouvelle forme de philosophie à savoir, une nouvelle manière de philosopher : la *Philosophie der Natur*. Cette dernière contraste avec la philosophie transcendantale de jeunesse (*Vom Ich*) en cela que ce n'est plus l'esprit qui donne exclusivement les règles de la création métaphysique de la Nature. À ce stade, la Nature n'a pas encore acquis le statut qu'elle développera bientôt dans les *Idées* ; elle n'est qu'un nouvel objet d'investigation, d'où le titre de *Philosophie der Natur*. Malgré cela, on peut très bien reconnaître les grandes lignes d'un projet qui prendra de la maturité au fil des écrits de *Naturphilosophie* schellingienne.

Le concept d'organisme apparaît dans les *Abhandlungen* comme étant inextricablement lié au système de la Nature ainsi qu'à celui de l'esprit. Pour le philosophe, l'organisme est une réalité « organique » désignant la matière elle-même. Toutefois celle-ci ne peut se séparer de l'esprit non plus que l'esprit ne peut se séparer de la matière, tel qu'on peut le constater dans la Section I par cette célèbre citation de Schelling :

Il n'y a pas de monde qui puisse être là sans être connu par un esprit et inversement, il n'y a pas d'esprit sans qu'il existe en dehors de lui un monde<sup>87</sup>.

Dans la troisième section, Schelling reprend le concept d'« organisation » mais l'applique tout d'abord à l'âme comme « force productive »<sup>88</sup> qui garantit que « rien ne puisse pénétrer en lui de façon mécanique, de l'extérieur »<sup>89</sup>, ajoutant que la Nature ne saurait se passer elle-même de cette auto-organisation.

Schelling traite de cette organisation comme d'un développement fait à partir de « forces de la matière chimique constituant la limite des forces simplement mécaniques »<sup>90</sup>. Pour Schelling, cette organisation de l'esprit détermine jusqu'à la Nature elle-même dans la sienne propre. Cette organisation dans la Nature n'est rien d'autre que cette « pulsion vers un idéal, qui est aussi celui de la forme pure de notre esprit. Or il n'y a pas

---

<sup>87</sup> Friedrich Wilhelm Joseph Schelling, *Abhandlungen zur Erläuterung des Idealismus der Wissenschaftslehre* (1796/1797) dans *Schriften von 1794-1798*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1975, p.238.

<sup>88</sup> *Ibid*, p.265.

<sup>89</sup> *Ibid*, p.266.

<sup>90</sup> *Ibid*.

d'organisation possible sans force productive. »<sup>91</sup> Cette force productive est d'ailleurs la garantie du passage graduel de l'organisation dans la Nature inorganique (c'est-à-dire non-vivante, possédant les formes les plus éphémères et « simples ») jusque dans la Nature organique (celle de la plante qui, pour Schelling, va même jusqu'à revêtir un « modèle éternel »<sup>92</sup>) puis enfin dans la liberté elle-même.

Apparaît pour la première fois dans les *Abhandlungen* cette idée, qu'on retrouvera aussi dans ses autres œuvres de la première philosophie de la nature, qui dit que la vie se manifeste au travers de la matière grâce à l'esprit qui toujours se recherche en elle :

C'est graduellement ou progressivement que l'esprit parvient à lui-même. Il est de toute nécessité qu'il s'exteriorise et qu'il apparaisse comme matière organisée et vivante. Car la vie est le seul analogue visible de l'esprit<sup>93</sup>.

Si l'organisme se définit, associé à l'esprit, par la succession continuelle dans l'âme des représentations, associé à la Nature, il se définit comme un constant « équilibre des forces »<sup>94</sup>, comme une éternelle reproduction. Sans cela, la vie cesserait.

---

<sup>91</sup> *Ibid*, p.267.

<sup>92</sup> *Ibid*.

<sup>93</sup> *Ibid*, p.268.

<sup>94</sup> *Ibid*.

Schelling revient aussi sur les catégories kantienne. L'organisme se range invariablement dans la troisième catégorie de cette triade à laquelle les deux premières viennent se greffer pour constituer la Nature tout entière.

Nous remarquons que les *Abhandlungen* forment, en somme, un nouveau départ pour Schelling qui entreprend à cette époque de leur publication sa philosophie de la nature, aussi appelée *Philosophie der Natur*. Dans cette version plus rudimentaire et moins systématique, il étudie son nouvel objet philosophique, la Nature, lequel vient prendre la place qu'occupait le Moi dans la jeune philosophie transcendantale des années fichtéennes. On s'aperçoit d'ailleurs, en lisant les *Abhandlungen*, d'une certaine affinité entre les deux périodes. Il faudra attendre les *Idées* pour un exposé légèrement plus rigoureux des thèses principales de la *Philosophie der Natur* qui constitueront éventuellement l'essence de la *Naturphilosophie*.

#### **b) *Idées pour une philosophie de la nature***

Le concept d'organisme apparaît dans l'introduction des *Idées pour une philosophie de la nature* (*Idées*) de 1797 comme une

réponse que propose Schelling au problème de l'origine de la représentation. Ce problème, mineur en apparence, se développera très vite comme le problème principal de toute sa première philosophie de la nature. En demandant comment naissent en nous (en l'esprit) les représentations, Schelling se questionne, en fait, sur l'origine de la philosophie tout entière. Ce faisant, il cherche à trouver l'origine de l'esprit dans la Nature, cette « déesse [...]voilée »<sup>95</sup>. Pour le Schelling des *Idées*, « personne ne naît fils de la liberté »<sup>96</sup> et donc toute la philosophie est le fruit d'un effort qui n'a rien de spontané mais qui est plutôt l'objet d'un travail. Tout se passe comme si Schelling faisait un récit de la philosophie comme devenir, comme quelque chose qui « naît » de la Nature elle-même. D'ailleurs, Schelling affirme lui-même que la philosophie « constitue un mal nécessaire, une discipline de la raison égarée [car] elle travaille sous ce rapport à sa propre destruction »<sup>97</sup>. Ce que Schelling veut dire, c'est que la philosophie demeure un outil qui doit accepter et partir de cette dichotomie originaire (elle n'existe en fait que par et pour cette dichotomie) entre les choses et leurs représentations afin d'« unir de nouveau par la liberté ce qui, dans l'esprit humain, était uni primitivement et nécessairement »<sup>98</sup>. La seule chose qui empêche encore cette union occupe chez Schelling le lieu d'une critique qu'il dirige à

---

<sup>95</sup> Friedrich Wilhelm Joseph Schelling, *Idées*, p.46.

<sup>96</sup> *Ibid*, p.46.

<sup>97</sup> *Ibid*, p.48.

<sup>98</sup> *Ibid*.



l'endroit du « dogmatisme » et de sa vision « mécaniste » (par opposition à dynamiste) des choses. En effet, si pour Schelling représentations et objets du monde constituent dans leurs successions et leurs occurrences un lieu commun, comme c'était le cas dans les *Abhandlungen*, pour le dogmatisme, tout se passe autrement. Pour cette doctrine, en effet, toute chose existe en « dehors » de nous. La causalité est le seul moyen que possède le dogmatisme afin de démontrer comment interagissent les choses « extérieures ». L'impossibilité d'expliquer « l'origine (intérieure) de ces rapports entre causes et effets »<sup>99</sup> marque la limite d'une telle philosophie selon Schelling. Seule la philosophie dite « dynamiste » est capable de réaliser un tel exploit. Le concept d'organisme est d'ailleurs le principal outil que cette philosophie possède pour y arriver.

Il est intéressant d'observer que le mot « organisme » n'apparaît pas souvent dans l'introduction des *Idées*. Il ne faut cependant pas comprendre de ce constat que le concept lui-même, sous-jacent à ce mot, y est absent. Au contraire, nous remarquons qu'il prend forme à cette époque précise où Schelling tente d'articuler son système de *Philosophie der Natur*, bien qu'il sera énoncé avec plus d'assurance et d'ardeur dans *L'Âme du monde* et plus encore dans *l'Introduction à l'esquisse [...]*. Il nous faut quand même retracer les premières lignes de ce concept qui, comme

---

<sup>99</sup> *Ibid*, p.72.

nous venons de l'affirmer, apparaît dans toute son originalité au cœur de la problématique schellingienne de l'union entre l'esprit et la Nature.

Il faut préciser que le concept d'organisme chez le Schelling des *Idées* est lui-même composé d'un double aspect: le concept d'organisme qualifie d'abord l'« organique ». Plus précisément, Schelling parle des « produits organiques » en tant que ce sont les produits de la Nature, telle une plante qui fait partie du grand « Tout » de la Nature. Mais le concept d'organisme veut aussi dire « organisation » et, en ce sens, il se distingue de la première signification que Schelling lui a donnée. C'est d'ailleurs parce que les produits organiques sont doués d'organisation que Schelling pose l'un avec l'autre, l'un par rapport à l'autre et, éventuellement, l'un dans l'autre (dans le mot organisme). Il faut se rappeler que Schelling introduit ce concept dans le cadre de sa critique du dogmatisme et de la méthode mécaniste:

Or le mécanisme est loin d'être la seule chose dont la nature soit faite. Car dès que nous entrons dans le domaine de l'organique, le lien mécanique de cause à effet perd toute sa valeur<sup>100</sup>.

---

<sup>100</sup> *Ibid.*

Schelling propose donc le concept d'organisme comme faisant référence à la Nature qui contient en elle-même le bien-fondé de son existence :

Tout produit organique n'existe que pour soi-même, son existence ne dépend d'aucune autre. Or, la cause n'est jamais la même chose que l'effet, un rapport de cause à effet ne peut exister qu'entre choses différentes<sup>101</sup>.

En affirmant cela, Schelling précise déjà ce qu'il entend par « organisme », c'est-à-dire Nature qui est douée d'organisation, qui s'organise elle-même. C'est d'ailleurs la propriété de tout produit organique, et *a fortiori* du grand « Tout » organique lui-même à savoir, la Nature, de posséder les conditions de sa production, de sa génération et donc, de sa finalité :

L'organisation se produit elle-même, naît d'elle-même; chaque plante n'est que le produit d'un individu de son espèce, et c'est ainsi que chaque plante naît et reproduit à l'infini uniquement des individus de son espèce<sup>102</sup>.

Par ce passage de l'introduction des *Idées*, Schelling affirme l'identité de l'« organique » et de l'« organisation », de la plante et de sa reproduction. Ces deux concepts, tel que nous l'avons annoncé, évoquent chez Schelling une seule et même réalité à savoir, la finalité de la Nature. Cette finalité, Schelling la comprend comme étant l'inverse du « mécanisme » tel que proposé par le dogmatisme :

---

<sup>101</sup> *Ibid.*

<sup>102</sup> *Ibid.*

Une organisation comme telle n'est donc ni cause ni effet d'une chose qui lui soit extérieure et n'a rien qui ressemble à la composition d'un mécanisme<sup>103</sup>.

Ce qui s'organise, c'est le produit organique mais aussi et plus précisément « tout » produit organique. Schelling affirme l'existence du « Tout », qui ne saurait être autre que le grand « Tout » de la Nature, et le pose par rapport aux « parties » qui, elles, évoquent très certainement les parties de la Nature à savoir, l'objectivité ou, telles que Schelling les appelle aussi, les objets de l'expérience. La relation qu'entretient le tout avec les parties et celle des parties avec le tout, cette dialectique très précise, c'est cela qui tient lieu d'organisation :

Aucune des parties ne peut apparaître autrement que dans le Tout, et le Tout consiste dans les actions réciproques des parties. Dans tout autre objet les parties sont des divisions arbitraires [...]. Dans l'être organique, les parties sont réelles, elles existent en dehors de mon intervention, parce qu'il existe entre elles et le tout un rapport objectif<sup>104</sup>.

Cet « être organique », ce « Tout » de la Nature, celui-là existe simultanément et grâce à ses parties de la même façon que les parties existent par et dans le tout. Schelling parle de la Nature comme « concept », car il y a dans la Nature elle-même un rapport nécessaire entre parties et tout. Ce concept existe dans la Nature elle-même et non grâce à quelque chose d'autre,

---

<sup>103</sup> *Ibid.*

<sup>104</sup> *Ibid.*

d'extérieur à elle. C'est ce qui fait dire à Schelling que la forme et la matière de tout produit organique organisé (bref de tout organisme) possèdent une finalité :

[La Nature] ne pourrait pas s'organiser, si elle ne l'était déjà. La plante se nourrit et se maintient grâce à l'assimilation de substances extérieures mais elle ne pourrait rien assimiler, si elle n'était déjà organisée<sup>105</sup>.

De plus cette organisation même dont parle Schelling ne pourrait avoir lieu si elle n'était maintenue par le « processus » interne de la Nature comme activité pure, comme matière vivante. Si donc matière et forme (ou concept) sont unies dans l'organisme et puisqu'il n'y a concept que pour autant qu'il y ait un esprit qui le pense en tant que tel<sup>106</sup>, nous n'avons d'autre choix que d'admettre avec Schelling que l'esprit et la Nature (l'organique) occupent un seul et même lieu. L'organisme définit justement ce lieu, cette unité absolue dont parle Schelling et qui s'inscrit dans le rapport du tout et des parties de même que dans la forme et la matière de ce « Tout » en tant qu'organisme.

Puisque l'idéal et le réel sont désormais inséparablement unis l'un à l'autre dans l'organisme, il convient d'expliquer la nature

---

<sup>105</sup> *Ibid*, p.72-73.

<sup>106</sup> « Car dire qu'une organisation présente une unité absolue, que ses parties n'existent que par l'ensemble et que l'ensemble est possible, non grâce à la juxtaposition des parties, mais grâce à leurs actions réciproques, c'est énoncer un jugement, lequel ne peut être énoncé que par un esprit qui établit des rapports entre les parties et le tout, entre la forme et la matière, et c'est seulement de ces rapports que découlent la finalité et la cohésion du tout » dans *Ibid*, p.74.

de cette union et son origine. Plusieurs hypothèses sont alors évaluées par Schelling. L'idée d'une intelligence divine ne plaira pas à l'auteur des *Idées* pour qui cette hypothèse néglige le fait que l'organisme doive posséder une finalité immanente à lui-même. Quant à l'idée d'une finalité fixée dans les choses par notre propre esprit fini, elle ne sera pas conservée pour la raison qu'elle évacue tout ce qu'il y a d'infini dans le « Tout » de la Nature comme « extérieur » à notre représentation.

Une solution à ce problème de la correspondance de nos représentations avec les choses extérieures n'est possible que si un esprit analogue au nôtre existe dans ces dites choses. Mais cet « esprit » n'est pas le « Je » cartésien ou bien un esprit personnel et fini, il faut plutôt le comprendre comme un esprit des choses, de la Nature. Cet esprit, intrinsèque à chaque chose et correspondant à notre propre esprit, constitue ce que Schelling appelle lui-même une « harmonie préétablie » :

Vous devez avoir recours à une harmonie préétablie, admettre que, même dans les choses extérieures à vous, règne un esprit analogue au vôtre<sup>107</sup>.

Ainsi Schelling trouvera le fondement de l'union entre le réel et l'idéal dans cette harmonie préétablie, idée qui lui vient de Leibniz auquel il rend hommage maintes fois dans les *Idées* :

---

<sup>107</sup> *Ibid*, p.78.

Je ne puis penser [l'esprit] autrement que ne le faisait Leibniz pour qui la forme substantielle n'était qu'un esprit inhérent aux êtres organisés<sup>108</sup>.

Cette harmonie préétablie, garantie de l'union insécable entre réel et idéal, Nature et esprit, elle s'incarnera de manière parfaite dans le nouveau concept de « vie » qu'emploiera Schelling pour la décrire. À partir de ce moment, la Nature devra aussi être considérée comme un esprit. C'est d'ailleurs en ce sens que Schelling parle de la vie de la même manière qu'il parle de l'organisme, parce que l'organisme est composé à la fois de l'objectivité de la Nature (pris sous sa forme organique) et de la subjectivité de l'esprit (que le concept d'organisation symbolise), tous deux en un même lieu. Concernant le concept de vie, qui se rapporte directement, comme nous venons de l'affirmer, au concept d'organisme, nous pouvons mieux le comprendre chez Schelling grâce à cet extrait de l'introduction des *Idées* :

Il y a de la vie même dans la matière simplement organisée; mais c'est une vie bornée et limitée. Cette idée est tellement vieille et s'est maintenue sous des formes variées jusqu'à nos jours d'une façon tellement constante (aux temps les plus anciens on croyait que le monde entier était pénétré d'une âme, appelée âme du monde, et à l'époque de Leibniz on attribuait une âme à chaque plante) qu'on est bien obligé de supposer qu'il y a dans l'esprit humain lui-même une raison à cette croyance à la vie de la nature<sup>109</sup>.

Cette « vie de la nature », cette « âme du monde », symbolise parfaitement pour Schelling le fondement de l'union du réel et de

---

<sup>108</sup> *Ibid.*

<sup>109</sup> *Ibid.*

l'idéal, de la représentation et des objets de la Nature, de la matière et de la forme (concept). Ce concept d'« âme du monde », lié à celui d'organisme, n'apparaît dans les *Idées* cependant que comme un moyen pour Schelling d'expliquer pourquoi, à défaut de ne pas pouvoir s'extraire complètement les unes des autres, la représentation que nous nous faisons des choses semble distincte de ces choses elles-mêmes. On peut lire ceci à propos de cette union primitive entre matière et esprit dans l'organisme dans les *Idées* :

C'est pour cette raison que l'esprit humain avait de bonne heure conçu l'idée d'une matière s'organisant elle-même et, comme l'organisation ne peut être représentée que par rapport à un esprit, on en était venu à admettre que l'esprit et la matière étaient, depuis toujours, indissolublement unis dans ces choses. On se vit obligé de chercher la raison de ces choses dans la nature elle-même, d'une part, dans un principe dominant la nature, de l'autre, et c'est pourquoi on s'habitua de bonne heure à identifier la nature et l'esprit<sup>110</sup>.

Toujours dans ce souci d'établir la raison de l'union nécessaire entre l'esprit et la Nature, Schelling va continuer son « récit »<sup>111</sup> de la séparation progressive entre ces deux entités. Le concept d'« objet mort », qui sera repris dans le *Système de l'idéalisme transcendantal*, naît d'ailleurs de cette dichotomie progressivement instaurée au sein même de la Nature en tant que dualité Esprit-Nature :

---

<sup>110</sup> *Ibid*, p.78-79.

<sup>111</sup> C'est en cela précisément que nous disions au début de ce chapitre que la *Philosophie der Natur* constitue un « récit » parce qu'elle énonce une « histoire », l'histoire de la séparation entre le réel et l'idéal.



Tant que je suis identique à la nature, je la comprends aussi bien que ma propre vie [...]; mais dès que je me sépare de la nature et, avec moi, tout l'idéal, je ne me trouve plus en présence que d'un objet mort et je cesse de comprendre la possibilité de la vie *en dehors de moi*<sup>112</sup>.

Le problème de Schelling concernant l'union de la matière et de l'esprit dans la Nature reste entier et sa solution semble impossible à formuler. D'ailleurs, Schelling ne voit pas le jour où nous pourrions prouver que les choses de la Nature qui se présentent sous le concept d'organisme se déroulent réellement « hors de nous » car nous ne pouvons nous échapper de l'immanence de l'esprit :

Donc lorsque je perçois un être organisé, se mouvant librement je sais fort bien que cet être existe, qu'il est là *pour moi*, mais je ne sais pas s'il existe également *en soi* et *pour soi*, car la vie ne peut pas plus être pensée en dehors de la vie que la conscience en dehors de la conscience<sup>113</sup>.

Schelling se contente donc ici de poser le système de la Nature et ne se pose pas la question de sa possibilité « en soi ». D'ailleurs le problème n'a jamais été de savoir si la Nature existe « hors de moi », car elle existe bel et bien, mais plutôt en quoi elle se présente à notre représentation avec autant de nécessité! Il est d'ailleurs implicite depuis les *Abhandlungen* que la Nature ne saurait être à « l'extérieur » de l'esprit puisque l'un ne va pas sans l'autre et réciproquement.

---

<sup>112</sup> Friedrich Wilhelm Joseph Schelling, *Idées*, p.79.

<sup>113</sup> *Ibid*, p.81.

Il y a donc chez Schelling deux grandes problématiques concernant la Nature : l'une concerne la Nature et son organisation et l'autre le concept de Nature et le lien qu'il opère avec la représentation. La première problématique a trait davantage à l'organique tandis que la deuxième concerne l'organisation. Le concept d'organisation apparaît justement pour justifier que la Nature est douée d'une finalité et, de ce fait, pour concilier en un seul lieu les solutions correspondant à chacune de ces problématiques. Cette idée de finalité « s'impose avec nécessité »<sup>114</sup> chez Schelling. C'est d'ailleurs ce qui fait que « organisme » et « Nature » sont deux concepts différents pour expliquer une même chose diversement :

Si donc nous considérons enfin la Nature comme un Tout, elle se présente à nous sous deux aspects opposés : celui d'un mécanisme, c'est-à-dire d'une série régressive de causes et d'effets, et celui de la finalité, c'est-à-dire de l'indépendance de tout mécanisme, d'une simultanéité de causes et d'effets. En réunissant ces deux extrêmes, nous obtenons l'idée d'une finalité du Tout, la Nature devient une ligne circulaire, revenant sur elle-même, un système clos. La série des causes et effets se trouve interrompue, et l'on obtient à sa place une réciprocité de moyens et de fins. Les parties ne peuvent se réaliser sans le Tout, ni le Tout sans les parties<sup>115</sup>.

Comme nous venons de le voir, organisme et Nature sont, essentiellement, une seule et même chose mais considérée sous deux aspects. Tandis que le concept de « Nature » est employé pour parler de la totalité objective, le concept d'organisme ajoute à ce premier concept une explication concernant la relation

---

<sup>114</sup> *Ibid.*

<sup>115</sup> *Ibid.*

particulière que le « Tout » de la Nature possède avec ses parties. Aussi, le concept d'organisme explique très bien le lien que la Nature possède avec l'esprit (concept) et donc avec la finalité et le mécanisme. Notre analyse s'est cependant concentrée sur le concept d'organisme, non pas en tant qu'il prolonge le concept de Nature mais en tant qu'il le complète par ses précisions fondamentales dans la première philosophie de la nature schellingienne.

Dans l'appendice des *Idées* intitulé *Idée générale de la philosophie en général et de la philosophie de la nature en particulier, comme partie nécessaire et intégrante de la première*, Schelling évoque encore une fois le concept d'organisme. Celui-ci apparaît comme la troisième « puissance » (*Potenz*) d'une unité triadique constituant ce que le philosophe appelle « l'acte de connaissance éternel »<sup>116</sup> et qui prend sa source et son essence dans ce qu'il nomme l'« Absolu ». Cet Absolu consiste pour Schelling dans l'union indivise de la subjectivité et de l'objectivité, non pas prise comme opposition mais plutôt comme identité ou, tel qu'il le dit aussi, comme indifférence des deux. Cette indifférence forme le germe de ce qu'on retrouvera bientôt dans *Introduction à l'esquisse* comme étant le retour pulsionnel à l'identité<sup>117</sup>. Mais pour l'instant, « indifférence » doit se

---

<sup>116</sup> *Ibid*, p.95.

<sup>117</sup> « L'identité provenant de la différence est l'indifférence, le troisième terme est donc une *pulsion vers l'indifférence* qui est conditionnée par la différence

comprendre plutôt comme ce qui n'est ni l'objectivité ni la subjectivité mais les deux en même temps, contenus dans un troisième terme. Pour Schelling, cet Absolu « sort de la nuit de son essence pour apparaître au grand jour et se manifester sous la forme des trois unités qui en émergent en tant que particularité »<sup>118</sup>. C'est pourquoi, comme l'exprime le titre de cette section, la philosophie représente l'Absolu en tant que savoir et la philosophie de la nature constitue une particularité de ce savoir en tant que manifestation concrète de l'Absolu.

L'organisme, dans cette conception de la Nature<sup>119</sup>, joue le rôle de « l'interpénétration ou l'indifférenciation absolue de ces deux unités [(à savoir les deux premières, la structure générale du monde et le mécanisme universel)], mais dans le réel »<sup>120</sup>. Il « représente l'en-soi des deux unités précédentes et l'image parfaite de l'Absolu dans la nature »<sup>121</sup>. Ainsi Schelling confirme que, dans les *Idées*, l'organisme constitue le concept qui entraîne l'Absolu dans la Nature. Il introduit donc le penchant objectif de cet idéalisme qui commence à naître à ce moment dans les *Idées* et qui prenait sa source dans les *Abhandlungen*. Nous verrons qu'il se

---

elle-même, laquelle, est conditionnée par cette pulsion en retour » dans Friedrich Wilhelm Joseph Schelling, *Introduction*, p.127.

<sup>118</sup> Friedrich Wilhelm Joseph Schelling, *Idées*, p.95.

<sup>119</sup> Ici il faut noter que la Nature ne se retrouve jamais seule mais toujours accompagnée de son « savoir ». C'est une vision beaucoup moins « réaliste » que celle qu'on peut retrouver dans l'Introduction aux *Idées* et beaucoup plus « idéaliste ». Cependant le savoir de la Nature possède beaucoup de rapprochements avec la Nature elle-même considérée dans l'introduction.

<sup>120</sup> Friedrich Wilhelm Joseph Schelling, *Idées*, p.95.

<sup>121</sup> *Ibid.*

poursuivra dans *L'Âme du monde*, ouvrage dans lequel Schelling expose sa physique spéculative et sa première véritable *Naturphilosophie*.

## 2) La première « *Naturphilosophie* »

### a) *L'Âme du monde*

Dans *L'Âme du monde* de 1798, Schelling écrit sa première vraie « *Naturphilosophie* ». Celle-là se distingue de la *Philosophie der Natur* de deux façons : 1) La Nature n'est plus « élevée » à l'état de pur objet philosophique<sup>122</sup> comme elle l'était dans les *Idées* mais bien plutôt, la Nature se construit elle-même, se dessine en même temps que sa propre philosophie. Nous pouvons affirmer qu'il s'agit là d'un manifeste changement de perspective, passant d'une pensée plus dogmatique, dans laquelle la Nature se révèle à l'esprit, à une pensée davantage idéaliste, dans laquelle la philosophie naît avec la réalité, l'esprit avec la Nature. 2) Il s'agit aussi pour Schelling, à partir de cette époque, de placer la philosophie de la nature dans sa perspective systématique au côté de sa nouvelle sœur, la philosophie

---

<sup>122</sup> Voir May Lequan, *op.cit.*

transcendantale. Celle-ci se voit désormais obtenir une place « égale », voire symétrique, dans la grande philosophie schellingienne. Si la philosophie de la nature part de l'objectif pour déduire le subjectif, il est désormais du devoir de cette philosophie dite transcendantale de partir du subjectif pour déduire l'objectif, un devoir non moins important et qui le deviendra beaucoup plus au fil des ans. Ces deux perspectives seront désormais considérées également à partir de *L'Âme du monde* et leurs résultats, bien qu'opposés, doivent se combiner dans la grande philosophie<sup>123</sup>.

Le concept d'organisme dans *L'Âme du monde* conserve la signification de base qui lui avait été donné en premier dans les *Abhandlungen*. Cependant la problématique, comme nous l'avons déjà vu avec les *Idées*, a changé et implique, de ce seul fait, une variation dans l'interprétation même de ce concept. La problématique n'en est plus une liée à la représentation ni même à l'esprit mais bien plutôt à l'Absolu et à ses deux pôles, l'infini et le fini. Schelling donne le nom de « copule » ou « lien absolu » à cette union harmonieuse entre infini et fini, entre subjectif et objectif, sans que l'un ne s'impose à l'autre d'aucune façon. Le concept d'organisme sera une des façons (sinon

---

<sup>123</sup> MM. Frank Fischbach et Emmanuel Renault, dans leur présentation de *L'Introduction*, affirment que, malgré l'égalité de ces deux « sciences » pendant la première philosophie de la nature de Schelling, « la *Naturphilosophie* [deviendra] première parce qu'elle contient la déduction physique et réaliste de l'idéalisme lui-même » dans Friedrich Wilhelm Joseph Schelling, *Introduction*, p.70.

la seule) que Schelling emploiera pour expliquer l'essence de ce lien, de cette copule, ce qu'il appelle aussi « amour infini de soi-même »<sup>124</sup>. Comme on peut le voir dans le chapitre « Des rapports entre le réel et l'idéal dans la nature », ce lien se retrouvera, non pas dans le Moi ou dans l'esprit mais plutôt dans la Nature elle-même. L'organisme est pour Schelling la plus haute manifestation de l'infini dans le fini :

De même, l'essentiel (la copule) devient particulièrement apparent et visible dans l'organisme où le lié, sujet à des changements constants, révèle au plus haut degré son inconsistance, sa négativité. Et ne voit-on pas souvent des êtres organiques briller du plus grand éclat vital immédiatement avant leur disparition?<sup>125</sup>

L'organisme apparaît donc comme une manifestation du lien absolu (unité) dans le lié (objectivité, multiple), non pas en tant que deux choses distinctes mais comme un seul et même moment. Ici Schelling propose une dialectique qui commence avec le concept d'organisme et qui se prolongera jusque dans sa philosophie transcendantale. Pour Schelling, l'Absolu en tant qu'unité dans la totalité possède son analogon « réel » (c'est-à-dire manifesté dans la Nature) dans la pesanteur. Ce phénomène universel correspond à la manifestation concrète de l'Absolu. Quant à la manifestation, dans la Nature, de la totalité dans l'unité (car non seulement l'absolu est-il présent dans l'unité de la Nature

---

<sup>124</sup> Friedrich Wilhelm Joseph Schelling, *L'âme du monde* dans *Essais*, Paris, Aubier Montaigne, 1946, p.106. Il ne faut pas comprendre cette affirmation comme une prétention de narcissisme. L'amour dont parle ici Schelling est telle une « force » qui rassemble les opposés dans leurs contradictions métaphysiques.

<sup>125</sup> *Ibid*, p.110.

mais aussi dans chaque chose particulière dont elle procède), Schelling lui donne le nom qui lui a jadis appartenu d'« âme du monde »<sup>126</sup>. Cet « éther intelligent »<sup>127</sup>, Schelling le décrit comme étant « le regard projeté par la vie dans le centre partout présent de la Nature »<sup>128</sup>. Il est certain que ces deux concepts (pesanteur et âme du monde) sont essentiels à la compréhension de celui d'organisme :

Mais la copule absolue de la pesanteur et de l'essence lumineuse constitue la nature productive et créatrice elle-même dont l'une et l'autre ne sont que les simples, bien qu'essentiels, attributs<sup>129</sup>.

Ces deux « principes » que sont la pesanteur et l'âme du monde, ces deux « éternels » n'en forment, au bout du compte, qu'un seul. C'est d'ailleurs l'organisme, cette « nature productive et créatrice », qui tient lieu de cette heureuse union, tel qu'on peut le constater dans cet extrait :

C'est de l'éternelle opposition et de l'éternelle union des deux principes que naît cet enfant perceptible et visible de la Nature, cette parfaite copie de l'essence totale qu'est la matière. Non une matière abstraite, non une matière amorphe, générale et stérile, mais la matière aux formes vivantes et qui représente, à son tour, un Tout, épanoui dans trois directions, en trois branches et, cependant, d'une unité indissoluble<sup>130</sup>.

---

<sup>126</sup> *Ibid*, p.112.

<sup>127</sup> *Ibid*.

<sup>128</sup> *Ibid*, p.113.

<sup>129</sup> *Ibid*, p.115.

<sup>130</sup> *Ibid*, p.114.



Cette unité, c'est l'Absolu et ces trois branches, ce sont les trois facettes de cet Absolu à savoir : la totalité (pesanteur), l'unité (essence lumineuse ou âme du monde) et l'identité (organisme). La Nature est donc le résultat concret toujours actualisé de l'interaction de ces trois branches, de ces trois facettes. Mais cette source métaphysique que Schelling appelle « Absolu » ou bien encore « copule », cette dialectique implicite entre infini et fini, toujours elle reste cachée dans le produit final :

C'est ainsi que l'Essence vit enfermée en elle-même, engendrant le particulier, toujours active, s'efforçant sans cesse de refléter l'éternel dans le temporel, alors qu'elle-même, force, contenu et organisme de toutes les formes, transforme en elle-même le temps en l'éternité et est soustraite à tout changement<sup>131</sup>.

Bien que l'Absolu lui-même ne se présente jamais, en tant qu'infini et éternel, dans le fini et le temporel, il est toutefois possible de le rejoindre par le particulier du seul fait que l'organisme est l'empreinte de l'Absolu :

Lorsque cette copule supérieure s'affirme dans le particulier, il y a microcosme, organisme, manifestation totale de la vie générale de la substance dans une vie particulière<sup>132</sup>.

Le rôle de l'organisme est d'affirmer l'Absolu dans les manifestations les plus diverses de la Nature. L'être vivant est

---

<sup>131</sup> *Ibid*, p.117.

<sup>132</sup> *Ibid*.

même l'affirmation qui est la plus proche de cette copule absolue :

C'est [...] cette même unité divine qui, cherchant à s'affirmer, prend la forme de l'animal et de la plante et s'attache avec une force irrésistible à transformer, lorsque le moment de sa manifestation est arrivé, la terre, l'eau et l'air en êtres vivants, images de sa vie universelle<sup>133</sup>.

Ainsi ce grand principe métaphysique qu'est l'Absolu, il se sépare dans sa définition en trois branches qui possèdent elles-mêmes leur équivalent dans la réalité inorganique<sup>134</sup> à savoir, la terre (représentant la pesanteur), l'air, (représentant l'essence lumineuse) et l'eau (représentant l'organisme). Ces trois « formes » de l'Absolu dans la Nature inorganique se combinent, à la manière de ce qu'en disaient les pré-socratiques<sup>135</sup>, pour former la réalité supérieure de la Nature organique. L'âme du monde comporte une relation privilégiée avec l'organisme puisqu'elle cherche dans le lié ce qui est essentiel, à savoir le lien. C'est elle qui, selon Schelling, doit développer le lien dans le lié de sorte qu'elle puisse réellement devenir l'Un dans le tout :

---

<sup>133</sup> *Ibid*, p.117-118.

<sup>134</sup> Schelling n'utilisera plus cette combinaison triadique (terre, air, eau) pour définir la nature inorganique dans l'*Introduction*. Pour *L'Âme du monde*, il semble motivé dans son choix par la concordance de ces formes avec les directions de l'Absolu.

<sup>135</sup> Quant à cette pensée que la terre, l'air et l'eau puissent se combiner pour former l'être humain, on retrouve des traces de pensée similaire en grande quantité dans la philosophie pré-socratique. Schelling fait d'ailleurs l'aveu de cette influence sur lui dans l'*Introduction*, p.72. Bien que lui-même n'invoque que les « *Alten Physiker* », MM. Fischbach et Renault pensent qu'il doit s'agir des pré-socratiques.

La vie de l'organisme dépend avant tout de cet épanouissement; d'où l'amour infini de la plante pour la lumière, alors qu'antérieurement elle n'était éclairée que par le lien de la pesanteur<sup>136</sup>.

Cet épanouissement, c'est le développement du lien dans le lié lui-même. À mesure que le lié évoque le lien, le lié devient « inessentiel » et est sujet aux changements les plus grands. Quant au lien, il devient présent dans son entièreté:

C'est pourquoi l'existence de l'organisme repose non sur la matière, mais sur la forme, c'est-à-dire que ce qui, ailleurs et sous d'autres rapports, paraît fortuit et contingent, devient ici essentiel pour l'existence du tout<sup>137</sup>.

Tout cela mène Schelling à affirmer que l'homme est justement cet organisme chez qui la copule l'a emporté complètement sur le lié, le ramenant à une « liberté éternelle. »<sup>138</sup> Quant aux êtres vivants, ils peuvent se distinguer par leur sexualité, qui révèle un dualisme présent à l'intérieur même de l'organisme, qui n'est autre que l'auto-affirmation de la copule :

Mais si l'organisme repose, d'une façon générale, sur la réalité et l'autoaffirmation de la copule absolue, l'opposition et l'unité des deux principes doivent également être représentées dans chacune des parties de l'organisme<sup>139</sup>.

Il semble qu'une autre définition puisse s'ajouter à celles qu'on attribue déjà au concept d'organisme à savoir, Dieu lui-

---

<sup>136</sup> Friedrich Wilhelm Joseph Schelling, *L'Âme du monde*, p.118.

<sup>137</sup> *Ibid*, p.118.

<sup>138</sup> *Ibid*, p.119.

<sup>139</sup> *Ibid*.

même. Schelling va d'ailleurs ré-affirmer le but de la philosophie dans le cadre d'un panthéisme devenu manifeste et qui se doit de « rendre tangible la réalité [au sens d'un] être-là [divin]. »<sup>140</sup> Dieu est l'Un dans le tout, c'est l' « amour » qui unit chaque chose dans une Essence commune. L'organisme est en ce sens le penchant visible et mouvant de Dieu, la Totalité organique dans laquelle la copule s'est imprimée dans le lien. Dieu se « reconnaît », dira Schelling, dans chaque plante et chaque arbre. Il faut porter, dit-il, notre attention sur chaque chose en tant qu'elle renferme l'infini, et non pas sur l'infini lui-même car il ne nous est pas « disponible », il ne nous « touche » pas. Il est donc certes possible d'atteindre l'infini mais pas directement, seulement par le biais du fini qui est Dieu. C'est pourquoi il faut chercher Dieu dans la Nature elle-même, comme le dit si bien le philosophe :

La nature n'est pas seulement le produit d'une création incompréhensible : elle est la création même; elle n'est pas seulement la manifestation ou la révélation de l'éternel : elle est l'éternel même<sup>141</sup>.

C'est un éloge à la physique qui sonne le glas du « chimisme » tel qu'il apparaît dans la première *Philosophie der Natur*, dont parle aussi Mme LeQuan<sup>142</sup> avec grande justesse, et qui pousse Schelling à citer Spinoza dans *L'Âme du monde* en ces termes :

---

<sup>140</sup> *Ibid*, p.120.

<sup>141</sup> *Ibid*, p.121.

<sup>142</sup> *Op. cit.*

« Venez à la physique, et vous reconnaîtrez l'éternel! »<sup>143</sup>. Cet éternel, désormais exclusif à la philosophie en tant que « physique », on peut aussi le reconnaître comme étant enfoui dans la Nature, organique autant qu'inorganique. D'ailleurs, et concernant la Nature inorganique, Schelling dit qu'elle aussi renferme des traces visibles de l'Absolu :

Il est vrai que les formations de la nature dite inanimée, étant donné la trop grande distance à laquelle elles se trouvent pour nous révéler leur substance, nous permettent seulement de deviner la force qui les anime comme une flamme profondément cachée [...] <sup>144</sup>.

Mais c'est véritablement dans la Nature qui est organique qu'on peut le mieux observer le témoignage de l'Absolu, de l'Essence divine :

La substance apparaît déjà comme émergeant d'une profondeur insondable dans les plantes (dans chaque fleur qui étale ses pétales, on croit appréhender le principe non d'une seule chose, mais d'une multitude de choses), jusqu'à ce qu'hypostasiée dans l'organisme animal l'essence, qui était d'abord si profonde et si lointaine, finisse par se rapprocher et ouvrir pour ainsi dire devant le spectateur ses yeux pleins de signification<sup>145</sup>.

C'est donc dans cet éloge de la physique en tant que science de la Nature, à la fois inorganique et organique, que se poursuivra la philosophie de la nature schellingienne dans son *Esquisse pour un système de philosophie de la nature* ainsi que

---

<sup>143</sup> Friedrich Wilhelm Joseph Schelling, *L'Âme du monde*, p.121.

<sup>144</sup> *Ibid*, p.122.

<sup>145</sup> *Ibid*.

dans l'« introduction » à cette esquisse, que nous aborderons maintenant.

### 3) La deuxième « Naturphilosophie »

#### a) *Introduction à l'Esquisse d'un système de philosophie de la nature*

L'organisme tel que présenté dans l'*Introduction à l'Esquisse d'un système de philosophie de la nature* (Introduction) de 1799 est un concept qui complète et précise celui de Nature. Son sens le plus fondamental reste donc inchangé par rapport aux précédentes *Naturphilosophien* et désigne précisément l'activité de la pulsion formatrice (*Triebwerk*) qui aboutit au produit ou mieux encore, l'organisation qui mène invariablement à l'organique. Mais à la différence des œuvres précédentes, celle-ci nous le présente comme la clé de voûte du nouveau système de « science de la nature »<sup>146</sup> schellingien. En effet, dès 1799, la Nature, de même que la science qui a pour tâche de l'étudier, se voit prendre la forme d'un système. Ce qui était officieusement affirmé dans les textes précédents se révèle désormais officiellement et en pleine lumière. La nature n'est plus un simple objet qui se porte à la

---

<sup>146</sup> Friedrich Wilhelm Joseph Schelling, *Introduction*, p.74.

curiosité philosophique ni même seulement son auto-affirmation dans l'idéal mais bien plus encore, la nature forme un système autonome qui s'auto-affirme et de ce fait se trouve à « expliquer l'idéal à partir du réel »<sup>147</sup>. Afin de combler les attentes de cette tâche, Schelling désigne une nouvelle méthode qu'il appellera, par suite du triomphe de la physique sur la chimie depuis *L'Âme du monde*, « physique spéculative ». Ce qui n'était qu'implicite dans les textes précédents se retrouve maintenant explicité et détaillé à un degré tel qu'il est facile pour le lecteur d'y trouver une certaine nouveauté. Celle-ci n'est toutefois qu'une apparence puisque Schelling y aborde principalement des thèmes déjà connus. Cela ne l'empêche évidemment pas d'aborder certaines problématiques originales qui n'étaient pas vraiment évoquées dans les précédentes *Naturphilosophien*. L'une d'entre elles concerne le « mouvement » et replonge Schelling dans l'ancien débat opposant le dynamisme et le mécanisme. Si le mécanisme limite sa recherche aux sources dites « secondaires » du mouvement et à une finalité de superficie, le dynamisme situe plutôt la cause ultime du mouvement dans le repos et dans ce que Schelling appelle lui-même « pulsion productrice interne »<sup>148</sup> et qui fait partie de la Nature. Cette subtile critique adressée à Fichte constituera le point de départ de la nouvelle investigation schellingienne sur la Nature. Mais ce thème, du propre aveu de Schelling, n'est que le microcosme d'une problématique plus importante et qui traversera

---

<sup>147</sup> *Ibid*, p.67.

<sup>148</sup> *Ibid*, p.73.

de part en part toute l'*Introduction* à savoir, celle liée à la dualité « productivité/produits ».

En effet, nous pouvons remarquer que dès le début de l'*Introduction*, Schelling quitte le domaine de l'Absolu dans lequel savoir et Nature étaient liés implicitement pour passer précisément à cette distinction, qui s'affirme à l'intérieur même de la Nature :

La Naturphilosophie, en tant qu'opposée à la philosophie transcendante, se distingue d'elle principalement par le fait qu'elle pose la nature (non pas certes en tant qu'elle est produit, mais en tant qu'elle est productrice et produit en même temps) comme ce qui est autonome, de sorte qu'elle peut être désignée, en bref, comme le spinozisme de la physique<sup>149</sup>.

Que cette distinction ressurgisse dans une relation avec la philosophie transcendante, même lorsqu'il s'agit de définir le grand projet de *Naturphilosophie* schellingienne, cela n'est pas un hasard. En effet, la deuxième *Naturphilosophie* coïncide avec le début des recherches de Schelling en vue de publier sa grande œuvre dite de philosophie transcendante à savoir, *Le Système de l'idéalisme transcendantal*. L'*Introduction* contient d'ailleurs, en elle-même, plusieurs thèmes potentiels que l'on retrouvera dans cette œuvre. La différence qui distingue ces deux genres de philosophie se trouve principalement dans le rôle attribué à la

---

<sup>149</sup> *Ibid*, p.70.



subjectivité<sup>150</sup>. Dans la philosophie de la nature, la subjectivité constitue la productivité, la force unique et fondamentale issue de la Nature, alors qu'au niveau de sa sœur la philosophie transcendante, elle représente le savoir, le Moi. Et, comme nous pouvons en être témoin dès le début de l'*Introduction*, la limite est mince entre ces deux types d'explication :

De ce point de vue, puisque la nature n'est que l'organisme visible de notre entendement, la nature ne peut rien produire d'autre que la régularité et la finalité, et la nature est contrainte de les produire<sup>151</sup>.

Schelling ne continuera pas jusqu'au bout sur cette voie et, en dépit de l'orientation manifestement transcendante des premières lignes de l'*Introduction*, il reviendra vite sur ses pas, affirmant que la *Naturphilosophie* ne saurait trouver ce genre d'explication suffisante :

Il en résulte de façon évidente qu'on ne trouve pas dans cette science aucun mode d'explication idéaliste. La philosophie transcendante peut bien donner de telles explications puisque, pour elle, la nature n'est rien d'autre que l'organe de la conscience de soi, et que tout dans la nature n'est nécessaire que pour cette raison que la conscience de soi ne peut être médiatisée que par une telle nature<sup>152</sup>.

---

<sup>150</sup> Pour les précisions entre les concepts de subjectivité et d'objectivité, voir le chapitre 2 de ce mémoire à la section 4, notamment la partie b sur l'idéalisme de type romantique.

<sup>151</sup> Friedrich Wilhelm Joseph Schelling, *Introduction*, p.69.

<sup>152</sup> *Ibid*, p.70.

Bien au contraire d'un tel idéalisme<sup>153</sup>, Schelling tente dans l'*Introduction* de construire un réalisme où la Nature est au premier plan. Le concept d'organisme intervient justement ici comme représentant cet « analogon de la raison », cette subjectivité dans l'objectivité :

[...] Ce que nous nommons la raison est également un simple jeu de forces naturelles supérieures qui nous demeurent nécessairement inconnues. [...] La même activité par laquelle la nature se reproduit de nouveau à chaque instant [n'est] reproductrice dans la pensée que par l'intermédiaire de l'organisme<sup>154</sup>.

Pour Schelling, non seulement la Nature est une réalité autonome mais chacune de ses parties se porte et se supporte selon un rapport de nécessité. Le principe de ce rapport est justement celui qu'on attribue au concept de système et est celui qui, par essence, s'applique au concept d'organisme en tant que l'organisation de la totalité organique :

Cette compréhension de la nécessité interne de tous les phénomènes naturels devient certes encore plus accomplie à partir du moment où l'on tient compte du fait qu'il n'existe pas de véritable système qui ne soit en même temps un tout organique<sup>155</sup>.

---

<sup>153</sup> Il y a ici une distinction fondamentale subtile entre « idéalisme » et « mode d'explication idéaliste ». Schelling constitue quand même un idéalisme dans le cadre de sa deuxième *Naturphilosophie*, tel que nous l'avons démontré dans notre chapitre 2, section 4. Ce passage de l'*Introduction* vise simplement à nier que la philosophie de la nature ait quoi que ce soit à voir avec le « mode d'explication » d'un idéalisme de type transcendantal.

<sup>154</sup> Friedrich Wilhelm Joseph Schelling, *Introduction*, p.71.

<sup>155</sup> *Ibid*, p.80.

Schelling en vient donc, à partir du problème du mouvement, à considérer l'organisme comme la clé de voûte de son système. La Nature cesse, grâce à ce concept, de n'être considérée que comme des « parties » désignant des phénomènes naturels séparés et devient un « tout » regroupant en son sein tous ces éléments selon une logique particulière. Cette logique est d'ailleurs ce que nous appelons, comme Schelling, organisation, car elle définit ce qui se passe à l'intérieur de ce tout et dépasse l'effet de chaque partie séparément. S'inspirant évidemment de Kant<sup>156</sup>, Schelling en vient à parler ouvertement du concept d'organisme et il le définit de façon précise :

En effet, si dans toute totalité organique, tout se porte et se supporte réciproquement, alors cette organisation, en tant que totalité, a dû préexister à ses parties : ce n'est pas le tout qui a pu provenir de ses parties, les parties ont dû au contraire provenir du tout<sup>157</sup>.

Mais le mouvement, qui n'était lui-même qu'un point de départ, cède sa place à un problème plus important que nous avons effleuré déjà et qui constitue ce que Schelling lui-même appelle la tâche principale du système total. Ce problème est précisément celui de la formation épigénétique de la Nature comme produit. Ce produit doit lui-même conduire à découvrir le principe d'une telle Nature dans le cadre d'une science à l'intérieur de laquelle le concept d'organisme occupe une place privilégiée. Reprenant les termes de

---

<sup>156</sup> Voir le chapitre I, section 2 de ce mémoire sur l'influence du Kant de la *Critique de la faculté de juger*.

<sup>157</sup> Friedrich Wilhelm Joseph Schelling, *Introduction*, p.80-81.

Spinoza, Schelling définit lui-même son entreprise comme étant la recherche de la « *natura naturans* » par le biais de la « *natura naturata* » et il explique comment celle-ci mène invariablement à celle-là :

Pour la science de la nature, la nature n'est donc primitivement que productivité, et la science doit partir de cette productivité comme de son principe<sup>158</sup>.

Productivité et produits sont donc les termes officiels de la dualité représentant chez Schelling la Nature. Tout comme dans *L'Âme du monde* où il était question d'infini et de fini, cette dualité se révèle être traversée de part en part par ce que Schelling appelle l'identité. Cette identité est justement celle de la productivité (comme l'Un) et des produits (comme monde) et s'affiche particulièrement dans un concept cher à Schelling à savoir, « l'auto-affirmation ». Tout se passe comme si la Nature se constituait elle-même et s'affirmait elle-même dans ses divers produits:

Cette identité de la productivité et du produit, qui est contenue dans le concept primitif de la nature, trouve son expression dans les conceptions habituelles de la nature comme un tout qui est à la fois cause et effet de lui-même et qui, dans sa duplicité (traversant tous les phénomènes), est à nouveau identique à lui-même<sup>159</sup>.

---

<sup>158</sup> *Ibid*, p.88-89.

<sup>159</sup> *Ibid*, p.90.

Dans l'organisation intrinsèque de la Nature, la productivité, en tant que force unique, activité pure, se transforme elle-même en concret et constitue, éventuellement, la Nature telle que nos sens la perçoivent, c'est-à-dire en produits. Cette constitution continuelle (parce que ce procédé est reproduit à l'infini) de la productivité en produit ne peut commencer à moins que l'activité primordiale soit entravée. Cette entrave<sup>160</sup>, faisant elle-même partie de l'unique productivité, crée en celle-là une dualité. Cette dualité ne doit cependant pas être physiquement distinguée puisque c'est l'union de la positivité et de son entrave qui forme une telle distinction. L'entrave se présente plutôt chez Schelling comme un pôle faisant partie d'une seule et même dialectique, d'une seule et même activité primordiale (qui se présente chez lui comme une contradiction, elle-même résolue par la constante production des produits de la réalité). Mais c'est seulement de l'union ou de la participation de ces deux pôles que peut se constater la présence du produit. Le produit résultant de ce processus est à la fois fini et infini; fini parce qu'il est le fruit d'une entrave mais infini parce qu'il contient l'activité pure qui, elle, est infinie. Comme le dit si bien Schelling, « la nature est donc encore infinie en chaque produit et en chacun repose le germe d'un univers »<sup>161</sup>.

---

<sup>160</sup> Voir la note b dans Friedrich Wilhelm Joseph Schelling, *Introduction*, p.91.

<sup>161</sup> Friedrich Wilhelm Joseph Schelling, *Introduction*, p.100.

Schelling affirme cependant que la résultante d'un tel schème métaphysique ne doit pas résorber complètement l'infini dans l'entrave. De même, elle ne doit pas non plus dissoudre l'entrave dans l'infini. Un tel équilibre est justifié par la reproduction constante de la création et de l'anéantissement des forces en cause. Ainsi, « 1 » étant la productivité complète et « -1 » étant l'entrave complète, le résultat de « 1-1+1... » à l'infini n'est pas « 0 » mais «  $\frac{1}{2}$  ». Le produit est donc permanent seulement pour autant que les processus permettant son apparition, qui eux sont temporaires, se reproduisent dans le temps. Schelling donne ici la métaphore du tourbillon pour exprimer la formation ontologique du produit. Le produit est donc considéré tel un tourbillon, formé par la vague (activité primordiale) et le contre-courant (entrave). La combinaison de ces deux « forces » est ce qui crée le tourbillon mais ces forces doivent être sans cesse reproduites pour que le résultat des deux perdure.

L'organisme n'arrive jamais à son déploiement ultime, l'« 1 » de l'équation donnée plus tôt, parce que les étapes de sa constitution nécessitent, dans son essence propre, qu'elle-même soit infinie. Afin d'expliquer cela, Schelling considère la Nature comme étant, au départ, l'identité. Cette identité, qu'il appelle aussi « productivité », ne peut en elle-même donner des produits. Il lui manque une « entrave » absolue. L'oscillation entre l'identité et l'entrave provoque une alternance, mais un troisième

terme est nécessaire qui fixerait cette alternance et transformerait l'identité en produit. Ce que Schelling recherche réside précisément dans une force qui ordonnerait l'oscillation « 1+1-1... » à l'infini et qui la fixerait enfin dans un produit. Cette force est appelée « indifférence » et elle se définit comme la pulsion vers l'identité qui fait elle-même partie de la Nature mais sous la forme d'une médiation :

La nature est une activité qui aspire constamment à l'identité, et donc une activité qui, pour persister en tant que telle, présuppose constamment une opposition<sup>162</sup>.

L'indifférence est un concept fondamental dans le cadre de la deuxième *Naturphilosophie* mais il le deviendra encore davantage dès la philosophie transcendantale et plus tard dans la philosophie de l'Identité. Pour Schelling, l'indifférence apparaît dans la Nature du moment qu'il y a opposition puisque sans opposition, pas de tendance vers l'identité, vers le simple. Et s'il n'y avait aucune opposition, alors l'organisation de la nature ne se déploierait jamais dans la forme tangible qu'on lui connaît mais plutôt en resterait à l'état d'identité pure. Or l'identité ne saurait exister sans entrave et en cela, sans opposition. Toute identité que l'on retrouve dans la nature n'est pas identité mais indifférence, à savoir la pulsion qui tend à revenir vers l'identité mais qui n'y converge jamais totalement. Dans la physique spéculative, les « points d'indifférence »

---

<sup>162</sup> *Ibid*, p.127, note 1.

donnent les « centres de gravité » de chaque produit par rapport aux autres de même que par rapport au point d'indifférence relatif et universel (terre, aiguille aimantée). La pesanteur réunit donc tous les produits parce que ceux-ci sont le résultat d'une dialectique qui aboutit à une indifférence partielle, relative à l'indifférence totale qui ne s'accomplit jamais :

[On] n'en vient jamais ainsi à l'indifférence absolue, mais toujours seulement à *des points d'indifférence relatifs*, et chaque indifférence qui advient laisse subsister une nouvelle opposition encore non supprimée qui passe de nouveau dans l'indifférence, celle-ci ne supprimant jamais cependant qu'*en partie* seulement l'opposition primitive<sup>163</sup>.

Le « procès dynamique » est précisément le schème de ce passage de la pure différence à l'indifférence du produit. Le développement au sein du procès dynamique, ce passage en particulier, réside dans ce que Schelling appelle « série des degrés de l'organisme ». Cette série donne les règles de la formation de l'organisme dans le cadre restreint de la physique spéculative. Le procès dynamique obéit, dans la constitution de ses degrés, à la dialectique « thèse, antithèse, synthèse » et c'est pourquoi elle se présente dans l'*Introduction* sous trois degrés qui sont 1) unité du produit (pure différence), 2) duplicité des produits (facteurs simples de deux produits) et 3) unité des produits (produits eux-mêmes qui sont opposés)<sup>164</sup>. Cette série peut se traduire comme étant les trois étapes du

---

<sup>163</sup> *Ibid*, p.128.

<sup>164</sup> Voir *Ibid*, p.138, note 1.



développement primitif de la nature à savoir : 1) magnétisme, 2) électricité et 3) procès chimique. Mais ce dernier ne désigne plus l'ultime échelon dans la série décrivant le passage de la Nature productive à la Nature-produit, et ce depuis *L'Âme du monde*. En effet, Schelling affirme que le procès chimique n'est pas l'ultime fondement explicatif de la matière, il ne constitue qu'une base, celle de la nature inorganique. La nature organique aura son propre procès, supérieur à la précédente, celui de « l'excitation », aussi appelé procès « galvanique ». Les deux procès, inorganique et organique, sont très importants et parviennent éventuellement, malgré leurs divergences, à un même résultat, le développement de l'organisation dans la totalité organique :

Et - pour boucler le cercle au point où il a commencé, de même que dans la nature organique, la succession des degrés de la sensibilité, de l'irritabilité et de la pulsion formatrice (*Bildungstrieb*) livre en chaque individu le secret de la production de la nature organique totale, de même, la succession des degrés du magnétisme, de l'électricité et du procès chimique, pour autant qu'ils puissent aussi se différencier dans les corps individuels, livre le secret de la production de la nature par elle-même [de la nature totale]<sup>165</sup>.

Mais qu'est-ce que la nature inorganique? Puisque notre mémoire situe le concept de l'organisme dans le domaine de l'« organique », il est fondamental de décrire le rapport qu'entretiennent ces deux types de nature.

---

<sup>165</sup> *Ibid*, p.143-144.

Dans la conclusion de l'*Introduction*, Schelling fait appel à la nature inorganique en tant qu'elle est le lieu d'action du procès dynamique. La relation de la nature organique avec la nature inorganique est claire : celle-ci est le degré supérieur de celle-là. Le monde de l'inorganique constitue les règles générales à l'aide desquelles la productivité se constitue en produits. Mais pour expliquer convenablement comment cela se déroule, il faut procéder par plusieurs « procès ». Le procès inorganique, dit aussi « dynamique », révèle ces lois qui seront aussi celles, plus tard, du procès organique, mais plus précisément, le procès à la puissance un est la première étape vers une constitution des produits et est le seul qui se solde dans l'indifférence. Le procès galvanique, celui de l'organique, continue ce qu'avait commencé le procès inorganique et poursuit à un degré supérieur<sup>166</sup> le récit de la formation du productif en produit. Cependant, et c'est là où Schelling affirme l'impossibilité d'aboutir à une formule commune entre l'inorganique et l'organique, ce dernier implique la « vie » et la vie est ce qui rend impossible le retour complet vers l'indifférence. Ce retour, qui fut pourtant possible dans l'inorganique, n'est pas accompli dans l'organique, de sorte

---

<sup>166</sup> En fait, Schelling dit bien que la nature organique est le « produit d'une puissance qui est encore plus élevée » (*Ibid*, p.144.) que la puissance deux qu'il indiquait précédemment. Cela veut dire qu'après le procès chimique, qui est le procès de « base », il existe un second procès dont celui de l'excitation est la puissance supérieure. Ce procès n'est pas vraiment nommé par Schelling et il est difficile de savoir s'il s'agit ou non de ce qu'il appellera, plus tard, « procès de la vie » (*Ibid*, p.146). Nous pensons que ce dernier procès n'est en fait qu'un autre nom donné au procès galvanique et de l'excitation puisqu'il s'agit, dans le premier cas comme dans le second, d'une triplé.

que chaque produit est en fait une partie de productivité qui n'a pas pu se fixer :

Dans la nature organique, l'indifférence ne peut pas être atteinte par le même chemin que dans la nature inorganique, parce que la vie consiste à constamment empêcher que l'indifférence soit atteinte [...] <sup>167</sup>.

Ce qui différencie encore ces deux types de Nature, c'est le fait que l'inorganique concerne seulement la productivité informe et l'organique, la productivité formée :

[...]La formation organique procède par une alternance d'expansion et de contraction, tout comme la formation primitive, mais c'est une alternance qui a lieu non dans la productivité simple, mais dans la productivité composée <sup>168</sup>.

Schelling termine l'*Introduction* sur la contradiction intrinsèque de la nature. Puisque la nature inorganique ne parvient jamais, comme c'est le cas dans l'organique, à l'indifférence des produits, chacun de ceux-là est donc productif. La nouvelle synthèse qui doit solutionner ce paradoxe se trouve dans la nature en tant que tout organique fluctuant entre l'indifférence et l'opposition à savoir, dans l'organisme : « [...]La série des degrés de l'organisme n'est rien d'autre que la série des degrés de la productivité elle-même. » <sup>169</sup>

---

<sup>167</sup> *Ibid*, p.145.

<sup>168</sup> *Ibid*.

<sup>169</sup> *Ibid*, p.124.

## Conclusion

Ce chapitre a su décrire, tel qu'il fut convenu dans son introduction, le concept d'organisme chez le Schelling de la première philosophie de la nature. Après analyse des traductions françaises disponibles concernant cette période et après consultation des quelques études portant sur notre sujet, il ressort que ce concept prend chez Schelling en particulier, et pour l'époque qui nous concerne, une importance notoire. En adoptant une progression chronologique, notre étude a permis de montrer que, malgré la différence de vocabulaire au travers des travaux de *Naturphilosophie* du jeune Schelling, le concept d'organisme conserve, quant à lui, un seul et même sens et forme une sorte d'échine à cette « philosophie en devenir », suivant l'expression de Tilliette.

Qu'est-ce que l'organisme chez le jeune Schelling? Est-ce le jeu des forces dans les objets de la Nature, le subjectif dans l'objectif, l'« âme du monde » dans le réel, l'Absolu et l'infini dans le contingent et le fini ou enfin la productivité dans le monde des produits? Ces variantes, que l'on retrouve dans les textes schellingiens entre 1796 et 1800, peuvent se rassembler en une seule définition : l'organisation dans l'organique.

L'organisme définit le monde de la vie où la vie est un principe qui guide la formation du monde qui lui est sous-jacent, bien que sans ce monde, aucune vie ne soit possible. Ce monde, c'est l'organique, la Nature avec sa multiplicité d'objets physiques. Quant au concept d'« organisation », il renvoie à la structure intrinsèque de chaque partie de l'organique, la force vitale qui parachève chaque partie et qui rassemble chacune de ces parties en un grand tout vivant.

L'organisme est pour la première philosophie de la nature un concept central car il constitue l'objet de la philosophie de Schelling à toutes les étapes de son développement. C'est à travers lui que la Nature et l'esprit peuvent se synthétiser dans l'idéalisme. C'est par lui que l'unité systématique de la *Naturphilosophie* est possible. C'est donc, finalement, par ce concept que Schelling exemplifie le mieux sa première philosophie de la nature, parce qu'il réussit à concilier d'une part la dialectique qui unit la Nature à son principe et, d'autre part, celle de la Nature et de la pensée.

## CONCLUSION

Nous venons, par ce qui précède, de porter à son terme la réflexion annoncée dans notre introduction concernant le concept d'organisme. Tel que prévu dans notre hypothèse de départ, ce concept se révèle maintenant non seulement utile mais aussi indispensable pour la première philosophie de la nature. Il s'agit, notre mémoire a voulu en rendre compte le plus précisément possible, d'un concept qui se présente comme la charnière de toute la *Naturphilosophie*. Nous avons d'abord dans un premier temps évoqué les sources, en l'occurrence kantienne, du concept d'organisme chez Schelling. Nous avons ensuite analysé le riche contexte dans lequel il se développe au sein de la métaphysique schellingienne. Finalement, nous avons cerné ce concept fondamental dans l'évolution de toute la première philosophie de la nature.

Ce qui ressort de toute cette analyse est que le concept d'organisme doit être compris comme une synthèse de deux dimensions primordiales, une dialectique entre deux pôles, l'organique et l'organisation. Nous l'illustrerons maintenant par

l'emploi des différents termes allemands dont use Schelling pour décrire l'organisme.

1) *Organisch* : ce terme veut dire « organique ». C'est le premier pôle de la dialectique que nous venons d'évoquer. Ce terme désigne la partie de l'organisme qui concerne la Nature. Les produits sont dits « organiques » en ce sens qu'ils sont tout un chacun issus de la grande Nature. L'organique est le domaine du vivant et, en ce sens, il rassemble tous les individus en une collectivité naturelle. Il manque cependant à l'*organisch* un deuxième terme pour constituer le véritable sens du concept d'organisme que ce mémoire s'est chargé d'étudier.

2) *Organisation (die)* : ce terme évoque l'« organisation » à l'intérieur du domaine organique. Il constitue le deuxième pôle essentiel à la compréhension du concept d'organisme qui nous intéresse. L'organisation implique mais n'évoque pas d'elle-même le milieu organique. Elle consiste d'abord et avant tout dans la configuration spéciale des parties au sein d'un tout. L'organisme précise le concept de Nature dans le sens « kantien » d'une *organisation*, où l'organisme est cause et effet de lui-même, s'auto-affirme, est autonome. Chaque partie de l'organisme est considérée dans

le « Tout » mais l'idée de « Tout » précède chacune de ses parties.

- 3) *Organismus* (der) : il s'agit du terme qui nous a intéressé dans ce mémoire à savoir, le concept d'organisme en tant qu'il est « l'organisation dans le monde organique ». C'est en combinant les deux pôles, que nous venons brièvement d'exposer, que nous pouvons finalement aboutir à la véritable réalité de l'organisme. Cette distinction, qui n'a jamais été soulevée avec clarté auparavant par les commentateurs de Schelling, nous apparaît maintenant comme révélatrice puisqu'elle nous permet de comprendre la véritable nature de ce concept et ainsi de mieux le décrire. L'organisme, c'est le système de la nature en tant qu'il fournit les lois de l'esprit. C'est la « nature invisible » et « l'esprit visible » tout à la fois. L'organisme, c'est le vivant mais aussi la Vie, c'est la réalité objective mais aussi le principe de cette réalité, son fondement subjectif dans les forces primordiales d'expansion et d'attraction. En somme, le concept d'organisme précise et englobe le concept de Nature en ce sens qu'il lui donne un fondement. Il énonce son principe métaphysique, ce qui est le but de toute l'entreprise schellingienne des jeunes années. Par lui, Schelling découvre la symbiose entre l'Inconditionné et le conditionné, l'être et l'existence, l'un et le multiple. Ces



dualités se partagent un même lieu et s'« indifférencient » dans ce concept que nous avons eu pour tâche d'étudier.

Notre réflexion sur le concept d'organisme a été portée jusqu'à son dénouement pour ce qui est de la première philosophie de la nature. C'est d'ailleurs dans cette philosophie en particulier qu'il apparaît pour la toute première fois. Toutefois il nous faut ici ajouter que ce concept ne disparaît pas avec la jeune philosophie de la nature. Schelling va l'employer encore dans son très populaire ouvrage intitulé *Le Système de l'idéalisme transcendantal* qui, de son propre aveu, constitue la philosophie « sœur » de la *Naturphilosophie*. La philosophie transcendantale<sup>170</sup> de 1800 va revenir sur ce concept, désormais bien connu des lecteurs du philosophe. Celui-ci sera toutefois utilisé dans un tout nouveau contexte. Étant donné qu'il est effectivement du ressort de ce genre de philosophie particulier de partir du subjectif (du Moi) pour atteindre l'objectif (la Nature), l'organisme se présentera comme une réalité déduite de l'intelligence. Le mouvement recherché ici sera l'inverse de la *Naturphilosophie* à savoir, que Schelling va déduire l'inconscient (la partie objective de l'organisme) à partir du conscient et de ses lois (la partie subjective). L'organisme étant l'unité des deux, le conscient et l'inconscient, on retrouvera bien une telle réunion dans *Le Système de l'idéalisme transcendantal* mais celle-

---

<sup>170</sup> Nous avons déjà montré (note 56 de ce mémoire) que la philosophie transcendantale possédait deux grands moments.

ci se placera, comme on pouvait s'y attendre, du côté du Moi, soit de l'intelligence et donc finalement du côté de l'acte esthétique ou de l'« intuition » esthétique. Dans le système de 1800, l'art devient l'*organon* de la philosophie. Il devient, pourrions-nous dire, l'organisme incarné dans le Moi. L'*Introduction à l'esquisse* avait d'ailleurs déjà annoncé une telle connivence entre l'acte esthétique et l'intuition de la réalité<sup>171</sup>. Il est cependant manifeste que le concept d'organisme tel qu'il se présente dans la première philosophie de la nature n'est plus possible dans la philosophie transcendantale du fait que cette dernière lui retranche son côté « inconscient » ou, dans les termes de la *Naturphilosophie*, « productif ». L'organisme était pour le jeune Schelling la Nature qui s'organisait elle-même et qui organisait, de ce fait, l'esprit avec elle. La philosophie transcendantale, en retranchant ce côté subjectif de la définition de la Nature (celui-ci se retrouve désormais dans le Moi), hypothèque du même coup cette adéquation entre subjectif et objectif, entre le Moi et le « non-Moi » qu'incarnait l'organisme.

La « deuxième » philosophie de la nature, telle qu'elle se présente à l'époque qui entoure les *Aphorismes pour introduire à la philosophie de la nature* (1805) et les *Aphorismes sur la*

---

<sup>171</sup> « La philosophie démontre cette identité de manière immédiate à même une activité qui est à la fois consciente et inconsciente de façon totalement indissociable et qui s'extériorise dans les productions du génie; de manière médiate en dehors de la conscience dans les produits de la nature, puisqu'on perçoit toujours en eux la plus parfaite fusion de l'idéal et du réel. » dans Friedrich Wilhelm Joseph Schelling, *Introduction*, p.67.

*philosophie de la nature* (1806), propose une coupure radicale avec les écrits dits de « jeunesse » dans le domaine de la philosophie de la nature. Elle amorce une nouvelle dimension de la réflexion schellingienne autrement moins « romantique » et davantage « spirituelle ». C'est que Schelling construit sa philosophie dite de « l'identité » qui doit mener bien plus tard à la Philosophie de la révélation, faisant intervenir Dieu et la mythologie. Nous portons ici à l'attention du lecteur que la deuxième *Naturphilosophie*, se situant au sein de cette grande Philosophie de l'identité, ne peut en aucun cas être considérée comme une reprise de la première philosophie de la nature. Il s'agit bien au contraire d'une tentative de Schelling de revenir à ses anciens questionnements tout en y faisant intervenir sa dialectique des *Potenzen* (qui sera beaucoup plus présente désormais que ce qu'on retrouve dans les *Idées*), dans laquelle la nature, l'art, l'histoire et la religion occupent le rôle de puissances, d'importance égale, du même Absolu. Cet Absolu, que Schelling a d'ailleurs introduit dès ses *Ideen* de 1797, ne peut plus être incarné dans le concept d'organisme. Depuis la philosophie transcendantale de 1800, l'union de l'objectivité et de la subjectivité, de l'Un et du multiple, ne peut désormais plus trouver son incarnation dans l'objectivité. Elle doit être désormais fixée dans une subjectivité, dans un savoir absolu, c'est-à-dire dans le Moi absolu. L'organisme tel que le considérait le jeune Schelling ne peut plus trouver son utilité

dans le discours de la philosophie de la nature de 1805 à cause de ce que nous venons d'évoquer.

Dans cette optique, l'organisme peut être déclaré le concept de la première philosophie de la nature car c'est au sein de cette période précise qu'il se déploiera et trouvera son acception la plus reconnue. Il s'agit donc d'un concept qui fait l'originalité du discours schellingien des années 1796 - 1799 puisqu'il exemplifie l'essentiel de son système qu'il veut à ce moment simplement « esquisser ». Il s'agit d'un système qui ne verra d'ailleurs jamais complètement le jour, interrompu par la philosophie transcendantale de 1800 et modifié dans la deuxième philosophie de la nature de 1805. L'organisme est le concept qui peut le mieux décrire l'idéalisme objectif du jeune Schelling pour cette raison qu'à ce moment, et à ce moment seulement, la Nature donne les règles de l'esprit et constitue un système vivant qui se présente comme un réalisme, réalisme qu'on ne retrouvera jamais plus chez lui.

## BIBLIOGRAPHIE

## 1. ŒUVRES DE SCHELLING

- SCHELLING, Friedrich Wilhelm Joseph, *Abhandlungen zur Erläuterung des Idealismus der Wissenschaftslehre* dans *Schriften von 1794-1798*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1975, tr.fr. des pages 224-332 par Josette Lanteigne.
- \_\_\_\_\_, *Ausgewählte Schriften*, Band 1 1794-1800, Frankfurt, Suhrkamp, 1985.
- \_\_\_\_\_, *Premiers écrits (1794-1795)*, tr.fr. Jean-François Courtine, Paris, Presses universitaires de France, 1987.
- \_\_\_\_\_, *Essais (1797-1836)*, tr.fr. S. Jankélévitch, Paris, Aubier Montaigne, 1946.
- \_\_\_\_\_, *Exposition de mon système de la philosophie (1801)*, tr.fr. Emmanuel Cattin, Paris, Vrin, 2000.
- \_\_\_\_\_, *Idées pour une philosophie de la Nature (1797)*, tr.fr. Maurice Élie, Paris, Ellipses, 2000.
- \_\_\_\_\_, *Introduction à l'Esquisse d'un système de philosophie de la nature (1799)*, tr.fr. Franck Fischbach et Emmanuel Renault, Paris, Classique de poche, 2001.
- \_\_\_\_\_, *Le système de l'idéalisme transcendantal (1800)*, tr.fr. Christian Dubois, Louvain-la-Neuve, Peeters, 1978.
- \_\_\_\_\_, *Philosophie de l'art (1802-1805)*, tr.fr. Caroline Sulzer et Alain Pernet, Grenoble, Jérôme Million, 1999.
- \_\_\_\_\_, *La liberté humaine et controverses avec Eschenmayer (1801)*, tr.fr. Bernard Gilson, Paris, Vrin, 1988.
- \_\_\_\_\_, *Œuvres métaphysiques (1805-1821)*, tr.fr. Jean-François Courtine et Emmanuel Martineau, Paris, Gallimard, 1980.

## 2. OUVRAGES ET ARTICLES CITÉS

### A. OUVRAGES

- BOURGEOIS, Bernard, *L'idéalisme allemand. Alternatives et progrès*, Paris, Vrin, 2000.
- CATTIN, Emmanuel, *Transformation de la métaphysique. Commentaires sur la philosophie transcendante de Schelling*, Paris, Vrin, 2001.
- COURTINE, Jean-François, *Extase de la raison. Essais sur Schelling*, Paris, Galilée, 1990.
- DUFLO, Colas, *La finalité dans la nature de Descartes à Kant*, Paris, Presses universitaires de France, 1996.
- ESPOSITO, Joseph L., *Schelling's idealism and philosophy of nature*, Lewisburg, Bucknell University Presses, 1977.
- FISCHBACH, Franck, *Du commencement en philosophie. Étude sur Hegel et Schelling*, Paris, Vrin, 1999.
- GOETHE, Johann Wolfgang, *La métamorphose des plantes et autres écrits botaniques*, introduction et notes de R. Steiner, tr.fr. H. Bideau, Paris, Triades, 1999 (3<sup>e</sup> édition).
- GUSDORF, Georges, *Fondements du savoir romantique*, Paris, Payot, 1982.
- HORSTMANN, Rolf-Peter, *Les frontières de la raison. Recherche sur les objectifs et les motifs de l'idéalisme allemand*, Paris, Vrin, 1998.
- KANT, Emmanuel, *Critique de la raison pure*, traduction A. Tremesaygues et B. Pacaud, Presses universitaires de France, Paris, 1971.
- \_\_\_\_\_, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 1993.

- \_\_\_\_\_, *Première introduction à la Critique de la faculté de juger* (et autres textes), Paris, Vrin, 1997.
- \_\_\_\_\_, *Premiers principes métaphysiques de la science de la nature*, Paris, Vrin, 1990.
- MARQUET, Jean-François, *Liberté et existence. Étude sur la formation de la philosophie de Schelling*, Paris, Gallimard, 1973.
- RAULET, Gérard, *Aufklärung. Les lumières allemandes*, Paris, GF-Flammarion, 1995.
- RIVELAYGUE, Jacques, *Leçons de métaphysique allemande*, Tomes I et II, Paris, Grasset, 1992.
- SCHLANGER, Judith, *Les métamorphoses de l'organisme*, Paris, L'Harmattan, 1971.
- \_\_\_\_\_, *Schelling et la réalité finie*, Paris, Presses universitaires de France, 1966.
- TILLIETTE, Xavier, *Schelling, Une philosophie en devenir*, Tomes I & II, Paris, Vrin, 1970.
- VETÖ, Miklos, *Le fondement selon Schelling*, Paris, Beauchesne, 1977.

#### B. ARTICLES

- GRENE, Marjorie et David DEPEW, *The Philosophy of Biology: An Episodic History*, Chapitre 4: The Eighteenth Century II. Kant and the Development of German Biology, Cambridge, Cambridge University Press, 2004, p.120 (<http://www.compilerpress.atfreeweb.com/Anno%20Greene%20&%20Depew%20Philosophy%20of%20Biologt%204.0%20Kant%202004.htm>).
- JÄHNIG, Dieter, « On Schelling's philosophy of Nature », dans *Idealistic Studies*, Vol. XIX, no.3, September 1989, p.222-230.
- KIRSCHER, Gilbert, « Schelling et Kant: Finalité et organisme » dans *Studi Urbinati*, No.1, 1977, p.191-215.

- LAUTH, Reinhard, « La différence entre la philosophie de la nature de la doctrine de la science et celle de Schelling expliquée à partir de deux points de vue caractéristiques de la seconde » dans *Archives de Philosophie*, no.51, 1988, p.413-429.
- SCHÜSSLER, Ingeborg, « Le problème de la nature organique dans la Critique de la faculté de juger de Kant » dans *Kant actuel*, Collection « Analytiques » No.12, Paris - Montréal, Vrin - Bellarmin, 2000, p.257-272.
- LEQUAN, May, Conférence à l'Université de Poitiers, Centre Hegel, décembre 2001, organisé par J.-L. Vieillard-Baron et J.-C. Goddard : « La *Naturphilosophie* schellingienne de 1797 à 1801 : du modèle chimique au modèle physique; les étapes vers la construction spéculative de la nature comme concaténation des puissances » (<http://www.univ-lyon3.fr/philo/Kant4.rtf>).
- PICHÉ, Claude, « Fichte et la première philosophie de la nature de Schelling » dans *Dialogue*, Vol. XLIII, No.2 Spring/Printemps 2004, p.211-237.

### 3. OUVRAGES ET ARTICLES CONSULTÉS

#### A. OUVRAGES

- DAVID, Pascal, *Le vocabulaire de Schelling*, Paris, Ellipses, 2001.
- ÉLIE, Maurice, *Lumière, couleur et nature*, Paris, Vrin, 1993.
- FICHTE, Johann Gottlieb, *Œuvres choisies de Philosophie première (Doctrine de la science 1794-1797)*, Paris, Vrin, 1987.
- \_\_\_\_\_, *Fondement du droit naturel selon les principes de la doctrine de la science*, Paris, Presses universitaires de France, 1998.
- \_\_\_\_\_, *Doctrine de la Science 1801-1802 (Écrits de Philosophie Première)*, Tomes I & II, Paris, Vrin, 1987.
- FICHTE/SCHELLING, *Correspondance (1794-1802)*, Paris, Presses universitaires de France, 1991.



- HEGEL, Georg Wilhelm Friedrich, *La différence entre les systèmes philosophiques de Fichte et de Schelling*, Paris, Vrin, 1986.
- \_\_\_\_\_, *Foi et savoir*, Paris, Vrin, 1988.
- HERDER, Johann Gottfried, *Histoire et cultures; Une autre philosophie de l'histoire*, Paris, GF-Flammarion, 2000.
- \_\_\_\_\_, *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*, Paris, Presses pocket, 1991.
- LEIBNIZ, Gottfried Wilhelm, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, Paris, Presses universitaires de France, 1961.
- \_\_\_\_\_, *Principes de la Nature et de la Grâce - Monadologie*, Paris, GF-Flammarion, 1996.
- \_\_\_\_\_, *Discours de Métaphysique*, Paris, Vrin, 1994.
- SPINOZA, Baruch, *Traité de la réforme de l'entendement*, Paris, Gallimard, 1954.
- \_\_\_\_\_, *Éthique*, Paris, Garnier, 1953.
- VETÖ, Miklos, *De Kant à Schelling : les deux voies de l'idéalisme allemand*, Tomes I & II, Paris, Jérôme Million, 1998.

## B. ARTICLES

- BAUM, Manfred, « The beginnings of Schelling's philosophy of Nature » dans *The reception of Kant's critical philosophy, Fichte, Schelling, Hegel* (Sally S. Sedgwick), Cambridge - New York, Cambridge University Press, 2000, p.199-215.
- DI GIOVANNI, George, « Kant's Metaphysics of Nature and Schelling's Ideas for a Philosophy of Nature » dans *Journal of the history of philosophy*, no.17, 1979, p.197-215.
- LAWRENCE, Joseph P., « Art and Philosophy in Schelling » dans *The owl of Minerva*, 20.1, Fall 1998, p.5-19.

PICHÉ, Claude, « Le concept de Nature chez Fichte » dans *La Nature, thèmes philosophiques, thèmes d'actualité*, Actes du XXVe Congrès de l'Association des Sociétés de Philosophie de Langue Française, Lausanne, 1994, p. 553-556.